

PQ

2376

• N2

CHE

1876

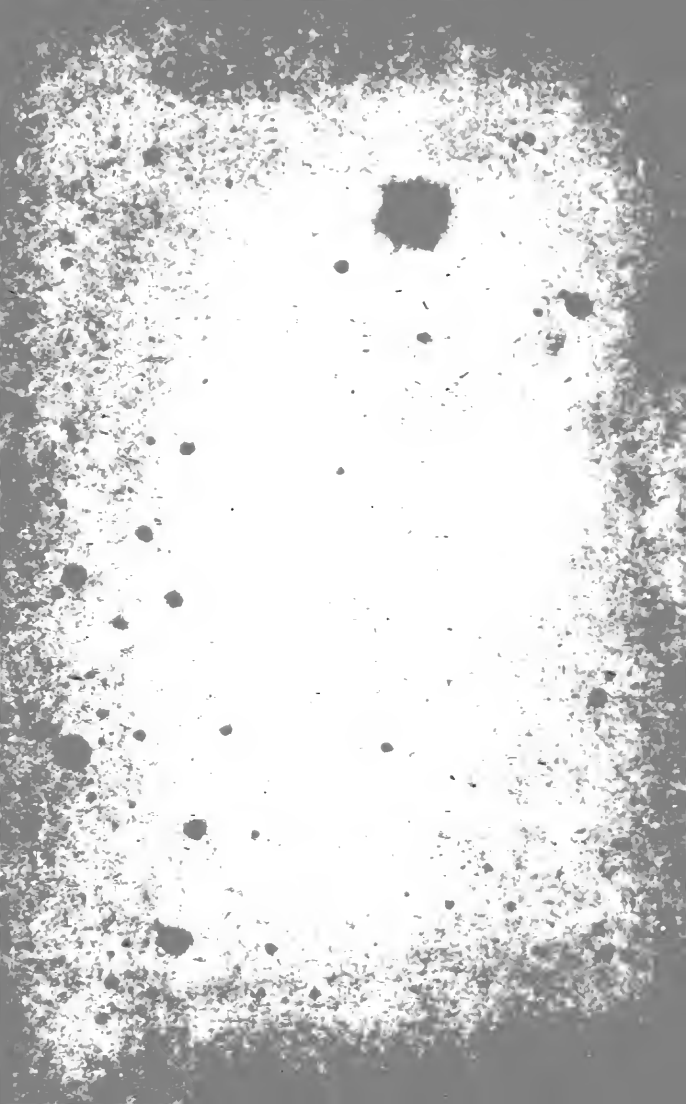
SMRS

Paris-Province 34-35

Soulouque 167-168

(voir // album de char

Hausmann // 61-64



CHANSONS

DE

GUSTAVE NADAUD

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1875.



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C<sup>ie</sup>,

10. rue Garancière.

GUSTAVE NADAUD



CHANSONS  
NOUVELLES



PARIS

E. PLON ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

19, RUE GARANCIÈRE

A. DELAHAYS, LIBRAIRE, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, 4 ET 6.

1876

*Tous droits réservés.*

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



GUSTAVE NADAUD

---

CHANSONS NOUVELLES

---

LE SOLDAT DE MARSALA.

---

Nous étions au nombre de mille ,  
Venus d'Italie et d'ailleurs :  
Garibaldi dans la Sicile  
Nous conduisait en tirailleurs.  
J'étais un jour seul dans la plaine ,  
Quand je trouve en face de moi  
Un soldat de vingt ans à peine ,  
Qui portait les couleurs du roi.  
Je vois son fusil se rabattre ;  
C'était son droit ; j'arme le mien ;  
Il fait quatre pas , j'en fais quatre :  
Il vise mal , je vise bien...

Ah ! que maudite soit la guerre ,  
Qui fait faire de ces coups-là !  
Qu'on verse dans mon verre  
Le vin de Marsala !

Il fit demi-tour sur lui-même.  
 Pourquoi diable m'a-t-il raté?  
 Pauvre garçon! il était blême.  
 Vers lui je me précipitai.  
 Ah! je ne chantais pas victoire;  
 Mais je lui demandai pardon.  
 Il avait soif, je le fis boire :  
 D'un trait il vida mon bidon.  
 Puis je l'appuyai contre un arbre,  
 Et j'essuyai son front glacé.  
 Son front sentait déjà le marbre!  
 S'il pouvait n'être que blessé!...

Ah! que maudite soit la guerre,  
 Qui fait faire de ces coups-là!  
     Qu'on verse dans mon verre  
     Le vin de Marsala!

Je voulus panser sa blessure ;  
 J'ouvris son uniforme blanc.  
 La balle, sans éclaboussure,  
 Avait passé du cœur au flanc.  
 Entre le drap et la chemise,  
 Je vis le portrait en couleur  
 D'une femme vieille et bien mise,  
 Qui souriait avec douceur.  
 Depuis, j'ai vécu, Dieu sait comme!  
 Mais tant que cela doit durer,  
 Je verrai mourir le jeune homme  
 Et la bonne dame pleurer!

Ah! que maudite soit la guerre,  
Qui fait faire de ces coups-là!  
Qu'on emporte mon verre!  
C'était à Marsala!...

---

## AU CHATEAU.

---

Mon Dieu ! mon Dieu ! comme on s'ennie  
Dans ce magnifique château ,  
Qu'il vente laid , qu'il vente beau ,  
Par la sécheresse ou la pluie !...

Comme le biscuit au biscuit ,  
Une heure à l'autre est enchaînée ;  
On y dort tant dans la journée ,  
Qu'on n'y peut plus dormir la nuit.

La vie est uniforme et fade.  
Pas un bruit de voix ni de pas ;  
On marche sourd , on parle bas :  
C'est une chambre de malade.

Les maîtres sont gens sérieux ,  
Gardiens des vertus domestiques ;  
Les jeunes gens y sont antiques ,  
Et les enfants y naissent vieux !

Le jardin est un mausolée ;  
Parfois il y passe un pinson

Qui, surpris de n'ouïr qu'un son,  
Écoute et reprend sa volée.

Eh bien, un jour, un jour par mois,  
Ce voile de brouillard s'élève ;  
La maison sort d'un mauvais rêve ;  
Le soleil brille sur les toits.

C'est qu'une jeune repasseuse,  
Fine de traits, blanche de peau,  
Au jour dit, revient au château ;  
Celle-là n'est point paresseuse :

Son petit panier sous le bras,  
Le premier du mois, elle arrive ;  
On a terminé la lessive  
Qui sèche dans le pré d'en bas.

Dès qu'elle paraît à la porte,  
Il se répand de tout côté  
Une bonne odeur de gaité,  
Que le vent du matin apporte.

On chauffe les fers au fourneau ;  
On ramasse, on tire le linge :  
Le plus maladroit devient singe,  
La plus lourde se fait oiseau.

Le fil sur le coton s'entasse.  
Toinon par-ci ! Toinon par-là !

Tordez ceci, pliez cela!  
Et Toinon repasse, repasse.

De cet atelier en rumeur  
Sort une activité féconde :  
Pour faire travailler le monde,  
Rien de tel que la bonne humeur.

Toinon chante, que c'est merveille,  
D'un timbre si clair et strident,  
Qu'on croit avoir, en l'entendant,  
Une vrille dans chaque oreille.

Cette expansion attendrit  
Le cœur des châtelains eux-mêmes ;  
On voit sur leurs visages blêmes  
Comme une ride qui sourit.

Ils trouvent leur jardin superbe  
Et leurs grands salons étouffants.  
Les enfants, comme des enfants,  
Se prennent à jouer sur l'herbe.

C'est trop de plaisirs à la fois.  
Mais combien l'heure est fugitive!  
Demain viendra; demain arrive...  
Au revoir, Toinon, dans un mois!

## LA GREFFE.

Combien peu finissent le rêve  
Qu'enfants ils avaient commencé!  
La greffe dirige la séve  
Hors du chemin qu'on s'est tracé.

Tel était né pour ne rien faire,  
Sur qui l'on greffe un travailleur;  
Tel était mauvais et colère,  
Qu'un bon jardinier rend meilleur.

On a vu plus d'un imbécile  
Devenir un homme d'État.  
Tel semblait léger et futile,  
Qui fut un grave potentat;

Tel avait des instincts d'esclave,  
Qui commande dans les bureaux;  
Tel autre n'était pas très-brave,  
Dont l'exemple a fait un héros.

Et pourtant, chacun veut se plaindre :  
Si haut, si haut qu'il soit monté,

Il ne pense jamais atteindre  
 Au rang qu'il avait mérité.

Écoutez l'éternel murmure  
 Des arbres et des gens greffés,  
 Qui prétendent que la culture  
 Les a dans le germe étouffés :

« J'avais le goût de la musique,  
 Et je fais des premiers-Paris ;  
 — J'étais né pour la politique,  
 Et je suis courtier en esprits.

— J'étais né pour avoir des rentes,  
 Et je n'ai que des créanciers ;  
 Au lieu de très-riches parentes,  
 J'ai de très-pauvres héritiers.

— J'étais né pour rester tranquille,  
 Et je hurle au milieu des loups.  
 — J'étais né pour vivre à la ville,  
 Et je vis pour planter des choux. »

Écoutez cette pauvre femme  
 Qui pleure ses anciens succès :  
 « Je devais être grande dame,  
 Et je fabrique des corsets.

— Je devais, dans la tragédie,  
 Remplacer Clairon ou Rachel,



Et je chante *Ma Normandie*  
A l'angle du pont Saint-Michel. »

Tout le monde a de ces répliques.  
Je voyais un arbre fruitier  
Chargé d'abricots magnifiques :  
Ce doit être un abricotier.

Non! Je compris ses infortunes,  
Qu'il chantait à tous les échos :  
« J'étais né pour porter des prunes  
Et je produis des abricots! »

LES AMOURS DE BERTHE.

---

Berthe a le cœur sensible ;  
Elle aime... Est-ce possible !  
Mais nous la surveillons :  
Elle aime, enfant terrible,  
Oiseaux et papillons.

C'est une fille étrange.  
En attendant qu'il change,  
Son caprice nouveau  
Est pour une mésange,  
Un tout petit oiseau.

Ah ! Berthe, c'est dommage  
De retenir en cage  
Des êtres si plaisants.  
Vous avez ce courage,  
Et n'avez pas quinze ans !

La pauvre prisonnière  
A besoin de lumière,  
D'air et de liberté.

Vous êtes la geôlière  
De sa captivité.

N'avez-vous pas de honte,  
Vous si gaie et si prompte  
A jouer, à courir !  
Aimer, à votre compte,  
C'est donc faire souffrir ?

Puis, que viens-je d'entendre ?  
Vous vous plaisez à prendre  
Des papillons nacrés,  
Afin de les suspendre  
Dans des cadres dorés?...

Vous qui pleurez, ma belle,  
Pour une bagatelle,  
Pour un propos moqueur,  
D'une épingle mortelle  
Vous lui percez le cœur !

La pauvre créature  
Subira sa torture  
Peut-être tout un jour.  
Voilà donc la blessure  
Qu'inflige votre amour !

Enfant, je vous dépîte ;  
Mais le temps marche vite,  
Et je fais le pari

Qu'avant quatre ans, petite,  
Vous aurez un mari.

Supposons qu'il vous aime,  
Que son bonheur suprême  
Soit d'être à vos genoux ;  
Si vous l'aimez de même,  
Alors que ferez-vous ?

Si vous l'aimez, mon ange,  
Aura-t-il en échange  
La cage, ou l'aiguillon ?  
Sera-t-il la mésange,  
Ou bien le papillon ?

## CE JEUNE HOMME.

Grâce à ma femme, l'an passé,  
Je fus forcé  
De faire encore une folie :  
Elle eut, à mon grand déplaisir,  
Un grand désir  
De voyager en Italie.  
Porter en pays inconnus  
Mes revenus,  
Cela me plaisait Dieu sait comme...  
Mais que serions-nous devenus,  
Sans ce jeune homme?

Nous étions, en sortant du port,  
Ensemble à bord ;  
Il allait comme nous à Gênes.  
Il nous vit dans un grand émoi,  
Ma femme et moi :  
Il nous consola de nos peines.  
Entre Livourne et Civita,  
Il nous quitta ;  
Mais pour nous retrouver dans Rome,  
Auprès du temple de Vesta,  
Ce bon jeune homme !

Ce jeune homme a bonne façon ;  
     C'est un garçon  
 Qui fait tout pour se rendre utile.  
 Héloïse prétend qu'il est  
     Moins beau que laid ;  
 Mais ma femme est si difficile !...  
 Bien que tous les trois nous fussions  
     Bons compagnons,  
 J'ignorais comment il se nomme.  
 Pour plaisanter, nous l'appelions :  
     Ce beau jeune homme !

Tous les jours il fallait le voir,  
     Matin et soir,  
 Descendre et monter les bagages,  
 Choisir numéros tel et tel  
     Dans chaque hôtel,  
 Prendre et payer nos équipages.  
 Certes, il défendait notre bien  
     Mieux que le sien !  
 Il est à ce point économe,  
 Qu'avec lui nous vivions pour rien...  
     Pauvre jeune homme !

Il m'arrivait dans des repas  
     De n'aimer pas  
 Quelques nourritures suspectes,  
 Des côtelettes en beignets...  
     Je me plaignais  
 De la chaleur et des insectes :

Je disais : « Quel drôle de goût  
A ce ragoût! »  
Il répondait : « Monsieur Prud'homme ,  
Mangez : on s'habitue à tout. »  
Charmant jeune homme!

Il a du courage pour trois :  
Plus d'une fois ,  
Il eut de fusils et de sabres  
Des coups qui m'étaient destinés ,  
Un sur le nez ,  
Deux autres dans les deux Calabres.  
Quand il ne restait pas vainqueur ,  
Notre sauveur  
Traitait avec le majordome :  
J'en étais quitte pour la peur.  
Brave jeune homme!

Nous sommes revenus chez nous ,  
Planter nos choux.  
Adieu voyage , adieu souffrance!  
Ce jeune homme est de nos amis ,  
Il m'a promis  
De rester avec nous en France.  
Mais s'agit-il de voyager  
A l'étranger?  
Je promets une forte somme  
À qui me fera déloger...  
Sans ce jeune homme!

---

## CHALE ET BONNET

---

Elle était vraiment jolie,  
Bien qu'elle eût, ce matin-là,  
Un air de mélancolie...  
Il pleuvait : c'est pour cela.

Cette pluie était du givre,  
Ce givre était du verglas.  
Je résolus de la suivre,  
Et je me mis sur ses pas.

Comme l'abeille se joue  
Au calice d'une fleur,  
Elle trottait dans la boue,  
Qui lui donnait sa couleur.

Je me disais : « Où va-t-elle,  
Avec ce grand air d'ennui ?  
Je saurai, mademoiselle,  
Votre secret d'aujourd'hui. »

Sa mise me fit sourire :  
Une robe qui traînait,



Sur son dos, un cachemire,  
Et sur sa tête, un bonnet !

Robe jadis violette,  
Mais ayant perdu son nom.  
Le bonnet disait : Grisette ;  
Le châle répondait : Non.

Cachemire de duchesse,  
Valant trois mille francs net.  
Le châle disait : Richesse ;  
Non, répondait le bonnet.

Durant tout ce dialogue  
Que sa mise m'inspirait,  
Je la suivais comme un dogue  
Qu'on veut dresser à l'arrêt.

Il semblait qu'en promenade  
Elle allât à travers champs,  
Sans adresser une œillade  
A la montre des marchands.

Par les méandres sans nombre  
D'un quartier que j'ignorais,  
Elle conduisit son ombre  
Du Panthéon au Marais.

Il fut un pas dans la route  
Qu'elle hésitait à franchir ;

C'était fatigue, sans doute :  
Ses jambes semblaient fléchir.

Je pensai : « Brebis qui boite  
Doit approcher du bercail. »  
Tout à coup, tournant à droite,  
Elle entra sous un portail.

Comme au bord d'un précipice,  
Tout ému, je m'arrêtai :  
Au fronton de l'édifice,  
Je lus : *Mont-de-Piété*.

Pauvre fille ! me disais-je,  
Elle aura connu la faim  
Et le froid... Voici la neige...  
Elle reparut enfin.

J'aperçus dans sa main pâle  
Un papier qu'elle serrait :  
Elle n'avait plus de châte,  
Et je crois qu'elle pleurait.

Me vit-elle ? Je l'ignore ;  
Mais elle pressa le pas.  
Je voulais la suivre encore,  
Et je ne la revis pas.

## A MON PAYS.

1868.

« Il ne se fait donc rien en France? »

Disent les étrangers.

« On ne met plus une espérance

« Sur ses esprits légers. »

Nous avons mérité l'injure

Que nous subirons désormais.

Je le sens bien à ma blessure...

O mon pays, que je t'aimais!

Tu fus la force et le génie;

Tu portais le flambeau.

Ta voix donnait dans l'harmonie

Son timbre clair et beau.

L'esprit se meurt et l'art s'écroûle.

Des farces... tel est le seul mets

Que l'on ose offrir à la foule.

O mon pays, que je t'aimais!

Voyez tous ces beaux fils de France,

Tous ces dégénérés!

Témoins de notre décadence,  
Riez!... mais non, pleurez!  
Viennent les heures meurtrières,  
A quels avortons tu commets  
La sauvegarde des frontières!...  
O mon pays, que je t'aimais.

Qu'un jour la Province envahisse  
Les faubourgs de Paris!  
Il faut refaire l'édifice  
Dont les ais sont pourris.  
Que le paysan des montagnes,  
Tombant de ses âpres sommets,  
Mette à sac nos plates campagnes!...  
O mon pays, que je t'aimais!

Souverain qui gardes ta place  
Par le droit du vainqueur,  
Opprime cette populace  
Qui n'a plus rien au cœur.  
Où donc est la promesse écrite  
Des libertés que tu promets?  
On les a quand on les mérite...  
O mon pays, que je t'aimais!

Quelle voix peut se faire entendre?  
Quelle oreille écouter?  
Que sert la plainte de Cassandre,  
Qui ne sait pas flatter?

O femme, femme qui me charmes,  
Je ne te quitterai jamais.  
Je te maudis avec des larmes!...  
O mon pays, que je t'aimais!

---

## LES DEUX MADELEINES.

---

Berger qui descend comme moi  
De la montagne,  
Où t'en vas-tu par la campagne?  
— Je vais au bourg de Saint-Éloi.  
Et toi?  
— Je vais au hameau de Labrive?  
Sur l'autre rive,  
Et jusqu'au gué de Saint-Romain  
Nous suivons le même chemin.

J'aime une fille de la plaine :  
Elle se nomme Madeleine.

— La fille qui porte ce nom  
Est-elle blonde  
Comme pas une autre en ce monde?  
Réponds sans feinte, compagnon.  
— Mais non :  
La fille dont je parle est brune  
Comme pas une.  
— N'est-elle pas de Saint-Éloi?  
— Mais non, puisqu'elle est de chez moi.

J'aime une fille de la plaine :  
Elle se nomme Madeleine.

— As-tu quitté depuis longtemps  
Ta fiancée ?

— Oui, depuis la Saint-Jean passée.

— Et que fais-tu, depuis ce temps ?  
— J'attends.

— J'ai vu mourir plus d'une lune  
Loin de ma brune.

— Et que fais-tu, depuis ce temps ?

— Ce que tu fis : J'attends, j'attends

J'aime une fille de la plaine :  
Elle se nomme Madeleine.

— La fille qui te regarda  
Te sera-t-elle,

Après un si long temps, fidèle ?

— Puisqu'elle-même s'accorda,  
Oui-da.

— Et toi, n'as-tu pas confiance  
En sa constance ?

— Si je ne le pensais ainsi,  
On ne me verrait pas ici.

J'aime une fille de la plaine :  
Elle se nomme Madeleine.

Voici bientôt le jour qui fuit ;  
La route grise

Devant nous devient indécise.

— Mais une étoile nous conduit,  
La nuit.

— Nous allons, à l'aube prochaine,  
Voir Madeleine.

Voici le gué de Saint-Romain.

Adieu, berger. — Demain! — Demain!

J'aime une fille de la plaine :  
Elle se nomme Madeleine.



---

## LE CHATEAU DU FOU.

---

Sur le sommet de la colline,  
S'élève un château tout récent,  
Qui déjà semble en ruine ;  
Il fixe les yeux du passant.

Sous le jeune lierre qui pousse,  
On voit se rider les grands murs,  
Comme ces fruits rongés de mousse  
Qui tombent avant d'être mûrs.

Je gravis à travers la lande :  
Un homme était sur le coteau ;  
Je l'aborde, et je lui demande  
Quel est le nom de ce château.

« Si vous voulez qu'on vous le dise,  
Allez ici, là, n'importe où :  
C'est le château de la marquise...  
Mais non, c'est le château du fou.

« Voilà, si vous voulez les croire,  
Ce qu'ils vous répéteront tous.

Mais moi, je connais cette histoire »,  
Ajouta-t-il d'un ton plus doux.

« Il passa dans cette contrée,  
J'étais jenne, voilà longtemps,  
Une femme belle et titrée,  
Baronne et veuve avant vingt ans.

« Un jeune homme du voisinage  
Conçut pour elle un fol amour.  
La dame accepta son hommage  
Et crut le payer de retour.

« Ce n'était pas une chaumine  
Qui convenait à son blason :  
Un château dut sur la colline  
Succéder à l'humble maison.

« Tout amant ici-bas élève  
Un temple à sa divinité :  
Les uns bâtissent dans le rêve,  
D'autres dans la réalité.

« La dame voulut elle-même  
Dresser le plan de son château.  
Rien n'est coûteux pour ce qu'on aime,  
Rien n'est trop grand, rien n'est trop beau.

« Pour extraire les pierres blanches,  
On taille le sol en gradins.

Les forêts fournissent les planches,  
Les prés se changent en jardins.

« Plus de vendanges dans la vigne,  
Plus de moissons dans les guérets :  
Le désert allonge sa ligne...  
Mais après, direz-vous, après?

« Un couple d'oiseaux se sépare  
Avant d'avoir construit son nid.  
La destinée est si bizarre!  
Le château ne fut pas fini,

« Car notre baronne est marquise.  
Le manoir loge le hibou,  
Et le paysan le baptise  
De ce nom : le château du Fou.

« Vous me demanderez peut-être  
Le nom de la dame? Pourquoi?  
Il vaut mieux ne pas le connaître.  
Le fou, regardez-le : c'est moi! »

---

## LE BOUTE-EN-TRAIN.

---

La chanson à la lèvre ,  
Le flacon à la main ,  
Comme un satyre au pied de chèvre ,  
Tu fais rire le genre humain.  
Fouille dans ta mémoire ,  
Des chants en jailliront ;  
Cherche dans la bouteille noire :  
Il reste quelque chose au fond.

Boute , boute  
Encore une goutte ,  
Boute , boute  
Encore un refrain ;  
Boute , boute  
Refrain et goutte ;  
Goutte et refrain ,  
Joyeux boute-en-train.

Volontiers tu te privas  
Des modernes banquets ,  
Où l'on voit quatorze convives  
Servis par quatorze laquais.

Mais une table étroite,  
Où six convets sont mis...  
Sentez le coude à gauche, à droite,  
Le verre en main, chantez, amis!

Boute, boute, etc.

On dit que la jeunesse  
N'est plus jeune aujourd'hui,  
Que par toi la gaité renaisse  
Et trouve en nous son point d'appui.  
Si l'on ne peut sur terre  
Inventer rien de mieux,  
Restaurons Bacchus et Cythère,  
Faisons du neuf avec du vieux.

Boute, boute, etc.

Quand les fleurs sont gelées  
Dans le jardin des rois,  
On voit s'ouvrir les giroflées  
Sur le chaume des pauvres toits.  
Dans le vin, je préfère  
Le goût à la couleur.  
Mieux vaut la fleur sans le parterre,  
Que le parterre sans la fleur.

Boute, boute, etc.

Revienne le déluge,  
Tu vas, Noé nouveau,

Faire de ton arche un refuge  
Pour tous ceux qui n'aiment pas l'eau.  
Pais, à ton premier signe,  
Sur le coteau monillé,  
Nous irons replanter la vigne,  
Quand l'arc-en-ciel aura brillé.

Boute, boute  
Encore une goutte,  
Boute, boute  
Encore un refrain;  
Boute, boute  
Refrain et goutte,  
Goutte et refrain,  
Joyeux boute-en-train.

---

**DOUBLE RENCONTRE.**

---

Par le chemin,  
Un bâton à la main,  
J'allais de Folie à Sornette ;  
Suivait aussi,  
Vous la voyez d'ici,  
La même route une fillette.  
La belle enfant,  
Qui se trouvait devant,  
Paraissait marcher inquiète.  
Sans me presser,  
Je pus la dépasser,  
Et doucement tournai la tête.

Mon seul regard  
Perça de part en part  
La voyageuse délicate ;  
Sa joue en fleur  
Prit soudain la couleur  
Du coquelicot écarlate.  
Ce grand émoi,  
Qui n'était pas pour moi,

Était-il de naïve espèce ?  
 N'abusant pas  
 D'un pareil embarras,  
 Je gagnai bientôt de vitesse.

Je traversai  
 Le bois d'un vert foncé,  
 Égayé par les mousses jaunes,  
 Et le ruisseau,  
 Dissimulant son eau  
 Sous les peupliers et les aunes.  
 Un cabaret  
 Non loin de là s'ouvrait  
 A l'enseigne de la *Redoute*.  
 Les voyageurs,  
 Plutôt ici qu'ailleurs,  
 S'arrêtaient pour prendre une goutte.

Comme, étant las,  
 Je modérais mon pas,  
 Je vis venir à ma rencontre  
 Un beau garçon,  
 Marchant d'autre façon,  
 Qui regardait l'heure à sa montre.  
 Ce luron-là <sup>A</sup>  
 Soudain me rappela  
 Notre paysanne gentille.  
 Il va de soi,  
 Sans qu'on sache pourquoi,  
 Qu'un garçon rappelle une fille.



Et je me dis :  
S'ils vont au paradis,  
Et qu'ils marchent toujours de même,  
Lui prestement,  
Elle, tout doucement,  
On pourra poser ce problème :  
Est-ce au bois vert?  
Est-ce au ruisseau couvert?  
Au cabaret de la *Redoute*?...  
Je n'en sais rien,  
Mais je gagerais bien  
Qu'ils se rencontrèrent en route.

---

## PARISIEN ET PROVINCIAL.

---

Oni, je suis de la province,  
Et vous êtes de Paris.  
Pour valoir tant de mépris,  
L'avantage est assez mince.

Vous êtes autant de rois;  
Le bien faire et le bien dire  
Sont soumis à votre empire :  
Vous le dites, je le crois.

Vous avez le ton facile;  
Vous avez le mot du jour,  
Et le genre de la cour,  
Et le jargon de la ville.

Les objets d'art et de goût.  
Attendent votre suffrage :  
Si vous aimez un ouvrage,  
Il doit être aimé partout.

Mais dites-moi, je vous prie,  
Où sont vos titres scellés?

Dans le sol que vous foulez  
Sentez-vous une patrie?

Connaissez-vous la couleur  
De votre terre nourrice,  
Qui produit maint édifice,  
Mais qui n'a ni blé ni fleur?

Tiges écloses en serre,  
Avez-vous besoin du jour?  
Cœurs d'hiver, le grand amour  
Vous est-il bien nécessaire?

Avez-vous à l'horizon  
Une oasis calme et pure  
Qui blanchit dans la verdure,  
Et qu'on nomme sa maison?

Avez-vous la voix touchante  
Du passé qui refléurit?  
Avez-vous l'herbe qui rit?  
Avez-vous l'arbre qui chante?

Et le jardin plein de fruits  
Qui vous parle de l'enfance,  
Et le bois plein de silence  
Qui s'éveille à tous les bruits?

Et la lutte à coups de pommes  
Avec le fils du fermier,

Qui vous convainc le premier  
De l'égalité des hommes?

Avez-vous senti souvent  
Cette soif d'indépendance  
Que vous soufflent de naissance  
Le grand air et le plein vent?

Non, votre vie est cloîtrée,  
Comment pourriez-vous avoir  
L'âpre parfum du terroir  
Et l'accent de la contrée?

Quel est votre sol nouveau?  
L'asphalte de la montagne,  
Le macadam de Bretagne,  
Le grès de Fontainebleau.

Où prenez-vous ces murailles  
Que vers le ciel vous dressez?  
Les blocs sur vous entassés  
Sont tirés de nos entrailles.

L'étranger et l'inconnu  
Avec vous sont de frairie;  
Vous êtes l'hôtellerie  
Ouvrte au premier venu.

Votre sein tari s'abreuve  
De notre inondation;

Vous êtes l'alluvion,  
Et vous insultez au fleuve!

Vous eussiez cent fois péri,  
Sans la séve jeune et forte  
Que la France entière apporte  
A votre sang appauvri.

Ah! je veux rompre ma chaîne!  
Je veux, du monde abrité,  
Prendre un bain de liberté,  
Vienne la saison prochaine!

Vous direz, je le sais bien :  
« Notre ciel en vaut un autre. »  
Mais vous allez fuir le vôtre,  
Et je vais chercher le mien.

Sous un costume champêtre,  
Vous jouerez au paysan;  
Mais moi, je serai Gros-Jean,  
Quand vous chercherez à l'être.

Adieu, je ne voudrais pas  
Abuser de ma faiblesse;  
Au premier rang je vous laisse;  
Mais convenez-en tout bas :

L'avantage est assez mince,  
Pour valoir tant de mépris.  
Oui, vous êtes de Paris,  
Et je suis de la province.

## JALOUSIE.

Jaloux! Et pourquoi le serais-je?  
Son front est pur et lumineux  
Comme un Corrège.  
Mon soupçon est un sacrilège :  
Je suis heureux!

Heureux! Lorsque j'étais près d'elle,  
De mes désirs l'entretenant,  
Je me rappelle  
Sa froideur, qui m'était mortelle.  
Et maintenant...

Maintenant qu'atteignant au faite,  
J'ai vaincu ses sens engourdis,  
Je m'inquiète  
De sa trop rapide défaite,  
Et je me dis...

Je me dis que ce bien insigne  
Ne devait pas être pour moi.  
Étais-je digne  
De profaner ce cou de cygne?  
Alors pourquoi...

Pourquoi souffrit-elle l'injure  
Que je lui fis quand je l'aimais?  
Et qui m'assure  
Qu'elle est fidèle, étant parjure?  
Ah! si jamais...

Si jamais un autre... ô mon âme!  
Ce n'est pas lui que je tuerais.  
Mais elle est femme :  
Mon mépris sauverait l'infâme,  
Et je saurais...

Je saurais la fuir et me taire ;  
Mon front n'aurait pas un souci,  
Et, solitaire,  
J'irais enfouir mon mystère...  
Ciel! la voici!

La voici : le soupçon farouche  
A son aspect tombe amorti.  
Quoi! cette bouche,  
Cette voix qui charme et qui touche?...  
Non, j'ai menti!

J'ai menti. Visions malsaines,  
Disparaissez!  
Envolez-vous, chimères vaines...  
Ah! mon sang me brûle les veines!  
Je suis jaloux!...



## LE BON ONCLE.

Il avait fui le trouble de nos villes  
Pour s'endormir dans le calme des champs.  
Il se disait que les hommes serviles  
Ne valent pas les oiseaux et leurs chants.  
Le rossignol, le pinson, la fauvette  
Pouvaient nicher dans les arbres feuillus ;  
Chacun feignait d'ignorer leur cachette.  
Oiseaux, chantez ! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Il cultivait dans un jardin immense  
Toutes les fleurs qui naissent en plein air.  
Il ramassait lui-même la semence  
Pour la sauver des rigueurs de l'hiver.  
Pas un muguet, pas un brin de glycine  
N'était perdu : ses ordres absolus  
Étaient qu'on meure où l'on a pris racine.  
Fleurs, ouvrez-vous ! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Partout des fruits de toutes les essences  
Couvraient les murs ou bordaient les chemins :  
L'abricotier qui mûrit aux vacances,  
Le fraisier fait pour les petites mains ;

Ou le prunier qui, si peu qu'on le touche,  
De sa moisson inonde les talus.  
La vigne offrait ses grappes à la bouche.  
Fruits, mûrissez! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

Enfants joyeux, dans ce jardin peut-être,  
Quand la nuit tombe et qu'on a peur des loups,  
Au coin du bois vous verrez apparaître  
L'homme indulgent que vous chérissiez tous.  
Il vous dira : « Dans ma haute demeure,  
Je n'attends pas de regrets superflus.  
La mort est douce et ne vaut pas qu'on pleure. »  
Enfants, jouez! (*bis*) le bon oncle n'est plus.

---

## LE BOULANGER DE GONESSE.

---

Te voici donc , jeune homme ,  
Habitant de Paris.  
On te dit économe ,  
Modeste et bien appris,  
Mais , pour qu'on te connaisse ,  
Je veux t'interroger.

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

— Soit ; beaux-arts ou commerce ,  
Rien n'est hors de saison :  
Il faut que l'homme exerce  
Son cœur et sa raison.  
Du péché de jeunesse  
Tu vas te corriger.

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

— As-tu fixé d'avance ,  
Pour le coordonner ,

Le plan de l'existence  
Que tu prétends mener?  
Cent ennemis sans cesse  
Te viendront assiéger.

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

— En lettres, en musique,  
Que seras-tu demain?  
Romantique, ou classique?  
Rossiniste, ou Germain?  
Dis-moi dans quelle espèce  
Il faudra te ranger?

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

— Régleras-tu ta montre  
Sur le trône, ou l'autel?  
Seras-tu pour, ou contre  
Le pouvoir temporel?  
Selon quelle sagesse  
Vas-tu te diriger?

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

— A quels nouveaux principes  
Te rattacheras-tu?

A l'école des pipes ,  
Ou du chapeau pointu ?  
Quelle est, touchant la presse ,  
Ta façon de juger ?

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

— Il n'est pas impossible ,  
Jeune homme, que l'amour ,  
Si ton cœur est sensible ;  
T'égaré quelque jour.  
C'est une douce ivresse ,  
Mais c'est un grand danger.

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

— Surtout fuis comme un crime  
L'ambition ! Vois-tu ,  
C'est l'insondable abîme  
Où sombre la vertu.  
Fais-moi bien la promesse  
De ne pas t'y plonger.

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

— Au fait, c'est entre mille  
Un des plus sûrs moyens  
De te montrer utile

A tes concitoyens,  
Cuis donc pour la noblesse ,  
Le peuple et l'étranger.

— J'arrive de Gonesse  
Pour être boulanger.

## SARAH LA GRISE.

Lorsque Sarah, ma jument grise,  
Solide encore à dix-neuf ans,  
Est attelée au char-à-bancs,  
Que croyez-vous qu'elle se dise?  
« Mon maître n'est pas inhumain;  
Sans doute

Nous nous reposerons demain.  
En route! »

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*  
*Ne savez-vous pas votre route?*

— Non, dit Sarah,  
Je vais où mon maître voudra. »

Tout en trottant, elle raisonne :  
« Où me conduit-il aujourd'hui?  
Volontiers j'irais avec lui,  
S'il faisait route courte et bonne.  
Modérons-nous; ne peut-on pas,  
Sans honte,  
Aller de temps en temps au pas?  
Ça monte.

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*  
*Vous trouvez que la route monte?*

— Oui, dit Sarah;  
 Tout à l'heure elle descendra.

« Sur la droite, ici près, demeure  
 Un vieil ami de la maison.  
 L'amitié n'est plus de saison :  
 Nous la négligeons à cette heure.  
 Allons, mon maître, par pitié,  
 Je boite,

Un sacrifice à l'amitié :

A droite!

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*  
*Vous voulez donc tourner à droite?*

— Oui, dit Sarah :  
 Le vieil ami nous oubliera.

« A gauche est notre métairie,  
 Voilà toute une éternité  
 Que nous n'avons rien visité,  
 Grange, grenier, ni bergerie.  
 Allons voir notre nouveau foin  
 Qu'on fanche.

Tournons ici; ce n'est pas loin :

A gauche.

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*  
*Vous voulez donc tourner à gauche?*

— Oui, dit Sarah :  
 Notre fermier nous trompera.



« Allons, poursuivons notre course.  
Mais seulement si je pouvais  
Souffler, car je sais où je vais,  
Et je n'ai plus qu'une ressource :  
C'est le cabaret aux rideaux  
De serge.

Où s'arrêtent les lourds chevaux  
D'auberge.

— *Eh bien! qu'est-ce à dire, Sarah?*  
*Vous vous arrêtez à l'auberge?*

— Non, dit Sarah,  
On ira tant que l'on pourra.

« Ah! c'est toujours la même histoire,  
Et toujours histoire d'amour,  
On ne pense pas au retour,  
On arrive en chantant victoire.  
Voici la maison, je la dois  
Connaître :

Vous y venez souventes fois,  
Mon maître.

— *Eh bien! arrêtez-vous, Sarah!*  
*Attendez ici votre maître.*

— Oui, dit Sarah :  
Je sais qui le ramènera. »

---

## LE TOUR DU MONDE.

---

Paul se prit un jour à songer.  
La suite de sa rêverie  
Fut un désir de voyager  
Qui n'entendait pas raillerie.  
Livrant son esprit à la foi  
D'une espérance vagabonde,  
Il résolut de faire... quoi?  
Le tour du monde.

Il va trouver son médecin,  
Un Hippocrate de village,  
Pour lui confesser son dessein.  
« Bien, dit ce docte personnage ;  
Les anciens l'ont dit avant nous :  
Les voyages forment les hommes,  
Et nous en avons besoin tous  
Tant que nous sommes.

— Voyons, docteur, causons un peu :  
D'abord, où commence le monde !  
Le monde? — Ici même, parbleu !  
Où vous êtes ! La terre est ronde.

— Bravo! je l'aime autant ainsi;

Mais où finit le tour du monde?

— Toujours où vous êtes, ici!

La terre est ronde.

— Soit, dit Paul, je sors par ma cour,

Ou par mon jardin, il n'importe;

Je saurai que j'ai fait mon tour

Si je rentre par l'autre porte.

— Sans doute, allez toujours tout droit,

Sur une orange ou sur la terre,

Vous reviendrez au même endroit;

La chose est claire.

— Mais à ce compte, cher docteur,

Si je comprends bien mon affaire.

Je suis le pôle, l'équateur,

Le méridien de ma sphère;

Je suis le nœud qui réunit

Les cercles terrestre et céleste.

Ici tout commence et finit.

J'y suis, j'y reste. »

Paul eut-il tort, eut-il raison?

La fortune et les hirondelles

Font leur nid dans notre maison

Lorsque nous courons après elles.

Le bonheur est là sous la main;

Eh bien! que le ciel nous confonde,

Si nous ne commençons demain

Le tour du monde!

---

## LE MUR.

---

Depuis que j'abrite ma vie  
Derrière le mur de la loi,  
Tous mes voisins meurent d'envie  
De voir ce qui se fait chez moi.  
Toute existence qui se cache  
Pour le public a des appas.  
Qu'on se le dise et qu'on le sache :  
Ce mur est mien ; n'y touchez pas.

Je comprends qu'on veuille connaître  
Les habitants d'une maison  
Qui n'a ni porte ni fenêtre,  
Et qui n'est pas une prison.  
On se rassemble, on s'interpelle ;  
Les plus hardis disent tout bas :  
« Si nous appliquions une échelle ? »  
Ce mur est mien ; n'y grimpez pas.

Les polissons du voisinage  
Profitent de notre sommeil  
Pour y tracer plus d'une image  
Que voit l'aurore à son réveil.

Anteurs de ces basses peintures,  
N'arrêtez point ici vos pas ;  
Portez ailleurs vos signatures.  
Ce mur est mien ; n'y peignez pas.

Bavards, chroniqueurs, journalistes,  
Qui savez vous fourrer partout,  
Charlatans, médecins, dentistes ;  
Nouveautés de luxe et de goût,  
Chiens perdus, terriers ou caniches,  
Faiseurs de tours, dresseurs d'appâts,  
Apposez plus loin vos affiches.  
Ce mur est mien ; n'y collez pas.

Pourtant au fond je suis bonhomme,  
Et si le bruit fait mon effroi,  
Je serais désolé qu'en somme  
On ne parlât jamais de moi.  
Le mur où ma vertu se loge  
Est sacré ; mais si vous voulez  
L'utiliser à mon éloge,  
Touchez ; grimpez, peignez, collez.

## LE PETIT ROI.

Nous avons dans notre famille  
Un petit despote en coquille,  
    Qui nous rend tous  
    Plus ou moins fous.

Ce mineur nous tient en tutelle;  
Voilà la raison pour laquelle  
Nous l'appelons le petit roi.

    Non, par ma foi,  
    Ce n'est pas moi,

Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,  
Qui valons ce que vaut le roi;  
Nous l'appelons le petit roi.

Il a le teint brun de son père  
Et les cheveux blonds de sa mère;  
    Vous devinez  
    Quel est son nez.

Ses yeux sont plus grands que sa bouche,  
Et si vifs qu'on le croirait louche :  
Qu'il est joli, le petit roi!

    Non, par ma foi,  
    Ce n'est pas moi,

Ni nous, ni veus, ni lui, ni toi,  
Qui serions beaux comme le roi :  
Qu'il est joli, le petit roi!

Il a l'étoffe d'un Alcide ;  
Ses membres de cariatide  
    Semblent bâtis  
    Sur pilotis.

Il bat la nourrice et la bonne  
Qui prennent soin de sa personne.  
Il est si fort, le petit roi!  
    Non, par ma foi,  
    Ce n'est pas moi.

Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,  
Qui serions faits comme le roi.  
Il est si fort, le petit roi!

Il a quelquefois des manières  
Qu'on pourrait appeler princières :  
    Hier, je le vis  
    Prendre un louis  
(C'était dans ma poche peut-être)  
Et le jeter par la fenêtre.  
Il est si bon, le petit roi!  
    Non, par ma foi,  
    Ce n'est pas moi,  
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,  
Qui saurions imiter le roi.  
Il est si bon, le petit roi!

Il a de l'esprit à revendre ;  
 C'est de sa voix qu'il faut entendre  
     Les mots plaisants  
     A double sens  
 Que nous faisons à son usage.  
 Et qu'on redira d'âge en âge.  
 Qu'il a d'esprit, le petit roi !  
     Non, par ma foi,  
     Ce n'est pas moi,  
 Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,  
 Qui dirions ce que dit le roi.  
 Qu'il a d'esprit, le petit roi !

Il fume comme un petit homme  
 Une pipe en sucre de pomme,  
     Se pose sur  
     Un cheval sûr,  
 Prend son grand sabre de bataille,  
 Et met en fuite la volaille.  
 Qu'il est vaillant, le petit roi !  
     Non, par ma foi,  
     Ce n'est pas moi,  
 Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,  
 Qui ferions ce que fait le roi.  
 Qu'il est vaillant, le petit roi !

Un jour, l'espiègle prend ma montre,  
 Brise le ressort, et me montre  
     Que l'animal  
     Est mis à mal.



Il fait les cornes à son père,  
Il fait bien pis sur sa grand'mère.  
Il est si gai, le petit roi!  
    Non, par ma foi,  
    Ce n'est pas moi,  
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,  
Qui plaisantons comme le roi.  
Il est si gai, le petit roi!

Si cet enfant n'était pas nôtre,  
Je crois qu'il serait comme un autre,  
    Ni beau, ni laid;  
    Et même il est...  
Mais chut! il ne faut pas le dire;  
Ne pouvant mieux, mieux vaut en rire.  
Il est charmant, le petit roi!  
    Et, par ma foi,  
    Ce n'est pas moi,  
Ni nous, ni vous, ni lui, ni toi,  
Qui voudrions railler le roi.  
Il est parfait, le petit roi!

---

## AU BOIS DE BOULOGNE.

---

A l'heure où Paris dans la brume  
Au jour s'éveille lentement,  
Sortez de la ville qui fume :  
Le bois de Boulogne est charmant.

On n'y voit pas un équipage,  
Mais quelques chevaux promenés,  
Ou quelque noce de village,  
Ou bien encore : devinez.

Deux amoureux (je le suppose)  
Allaient au hasard du chemin,  
Se dormant, pour changer de pose,  
Tantôt le bras, tantôt la main,

Tantôt courant à perdre haleine,  
Puis s'arrêtant irrésolus.  
Elle avait dix-huit ans à peine ;  
Il avait vingt-cinq ans au plus.

Les rayons d'un soleil oblique  
Sur le sol venaient se jouer,

Rayons brillants sans calorique,  
Soleil trompeur de février.

La saison était loin encore,  
Où le chêne, avec volupté,  
Dans ses artères sent éclore  
La sève de sa puberté.

Et ne voyant pas de verdure,  
Ils s'étonnaient, les amoureux,  
De ce retard de la nature,  
Quand l'heure avait sonné pour eux.

Un tapis de feuilles séchées  
Sous leurs pieds craquait par instants,  
Et tenait encore cachées  
Les espérances du printemps.

Eux qui cherchaient l'herbe nouvelle,  
N'avaient souci que des vivants,  
Et de la canne et de l'ombrelle  
Jetaient la feuille morte aux vents.

Bien longtemps à la même place  
Ce jeu semblait les divertir,  
Quand on entendit dans l'espace  
Un coup de canon retentir.

Puis un second, puis un troisième...  
Un garde passait près de là ;

Pour avoir le mot du problème ,  
Un des amoureux l'appela :

« Hé! garde , par quelle aventure  
Entend-on le canon ici?  
— Mais , Madame , c'est l'ouverture  
Des deux Chambres. — Merci. — Merci. »

Et les deux amants s'en allèrent ,  
Sans autrement se soucier  
Des deux Chambres qui s'assemblèrent ,  
Que des feuilles de l'an dernier.

## L'OSMANOMANIE.

*(Hauissmann)*

Osman, préfet de Bajazet.  
Fut pris d'un étrange délire :  
Il démolissait pour construire,  
Et pour démolir construisait.  
Est-ce démente? je le nie ;  
On n'est pas fou pour être musulman.

Tel fut Osman ,  
Père de l'osmanomanie.

Expropriant tout sous ses pas ,  
Sauf indemnité préalable ,  
Il fit une ville habitable  
Pour ceux qui ne l'habitaient pas.  
Sa mémoire sera bénie ;  
On n'est pas Turc pour être musulman.

Tel fut Osman ,  
Père de l'osmanomanie.

De son chef ayant résolu  
La question municipale,  
Il sut pourvoir sa capitale  
D'un conseil qu'il avait élu.

Ce n'était point une ironie ;  
 On n'est pas fier pour être musulman.  
     Tel fut Osman ,  
 Père de l'osmanomanie.

D'aucuns ont voulu parier  
 Que, pour compléter son système ,  
 Portant la pioche sur lui-même ,  
 Il se faisait exproprier.  
 C'est une pure calomnie ;  
 On n'est pas juif pour être musulman.  
     Tel fut Osman ,  
 Père de l'osmanomanie.

Ce qu'auraient tenté sans profit  
 Les rats, les castors, les termites ,  
 Le feu, le fer et les jésuites ,  
 Il le voulut faire et le fit.  
 Puis, quand son œuvre fut finie ,  
 Il s'endormit comme un bon musulman.  
     Tel fut Osman ,  
 Père de l'osmanomanie.

Un jour qu'il passait triomphant  
 Sur le macadam de Byzance ,  
 Il entendit cette romance ,  
 Que chantait une voix d'enfant.  
 Sa gloire n'en fut pas ternie :  
 On n'est pas sot pour être musulman  
     Tel fut Osman ,  
 Père de l'osmanomanie.

## LES NOUVEAUX BOULEVARDS.

*(Haussmann.)*

A Paris, de toutes parts,  
On perce des boulevards.  
Derrière la Madeleine,  
Ce n'est pas sans quelque peine  
Qu'on retrouve son chemin,  
En trouvant deux sous la main.  
Je conviens qu'ils sont superbes;  
Mais, boulevards, dites-moi  
Pourquoi je confonds (pourquoi?)  
Haussmann avec Malesherbes?

Malesherbes, je le sais,  
Fut un excellent Français.  
Jamais ne se vit un homme  
Plus rangé, plus économe.  
Si le roi trop dépensait,  
Malesherbes lui lançait  
Des remontrances acerbes.  
Or, boulevards, dites-moi  
Pourquoi je confonds (pourquoi?)  
Haussmann avec Malesherbes?

Malesherbes, m'a-t-on dit,  
Ce même roi défendit,

Quand il fut dans l'infortune.  
 Mais fut trouvée importune  
 Sa vertu (pas trop n'en faut) ;  
 Ce fut là son seul défaut.  
 Vous qui croyez aux proverbes,  
 Conseillers, expliquez-moi  
 Pourquoi je confonds (pourquoi?)  
 Haussmann avec Malesherbes?

Malesherbes ignorait  
 Qu'argent produit intérêt,  
 Qu'à Paris comme en Autriche,  
 Plus on doit plus on est riche ;  
 Et que nos fils sont heureux  
 Que l'on sème ainsi pour eux.  
 Vous qui récoltez nos gerbes,  
 Percepteurs, expliquez-moi  
 Pourquoi je confonds (pourquoi?)  
 Haussmann avec Malesherbes?

Malesherbes, prétend-on,  
 Fut plus sage que Caton.  
 Il n'était point idolâtre  
 Des femmes ni du théâtre.  
 En bon père, en bon chrétien,  
 Finit ce grand citoyen.  
 Vous qui dormez sous les herbes,  
 Expropriés, dites-moi  
 Pourquoi je confonds (pourquoi?)  
 Haussmann avec Malesherbes?



## LE COEUR VOLANT.

A l'auberge du *Cœur-Volant*,  
Les amoureux et les touristes  
Vont passer un mois en artistes,  
Monde aventureux et galant.  
Par un soir joyeux de septembre,  
Un voyageur pâle et souffrant  
Heurte au seuil et dit en entrant :  
— Peut-on me donner une chambre ?

Arrive à pas lents l'hôtelier ;  
Accourt sa femme la première.  
— C'est vous, Monsieur, dit l'hôtelière,  
C'est vous qui vîntes l'an dernier ?  
Votre chambre était au deuxième...  
Oh ! j'ai bonne mémoire, allez !  
Elle est libre, et si vous voulez?...  
— Mais non, je ne veux pas la même

— C'est bien, vous ferez votre choix.  
Mais cette dame ou demoiselle,  
Si bonne, si simple, si belle,  
Qui vint avec vous l'autre fois,

Ne l'avez-vous pas amenée?  
Alors je devine ceci :  
Vous préférez l'attendre ici?  
— Mais non , je suis seul cette année.

— C'est dommage, nous l'aimions tous.  
Les pauvres disaient : Viendra-t-elle,  
La dame délicate et frêle?  
Car souvent nous parlons de vous.  
Tous les soirs, à la promenade,  
Vous alliez, soutenant ses pas.  
Elle est malade, n'est-ce pas?  
— Mais non, elle n'est pas malade.

— Ah! mon bon Monsieur, qu'ai-je fait?  
C'est moi qui vous déchire l'âme.  
Soyez indulgent, je suis femme;  
J'ai parlé plus qu'il ne fallait.  
Et pourtant ma frayeur l'emporte...  
Elle est... Vous ne répondez rien.  
Elle est morte, je le vois bien.  
— Mais non! non, elle n'est pas morte.

— Que vois-je? des pleurs dans vos yeux?  
Et c'est moi qui les fais répandre!  
On n'a pas besoin de comprendre  
Pour plaindre les gens malheureux.  
— Oui, bonne femme, je suis triste,  
Et j'ai besoin de voyager;  
Mais chez vous je ne puis loger.  
Adieu, l'auberge et l'aubergiste!

## LE VOEU DE ROCHEFORT.

1869.

Un jour qu'il marchait au milieu  
De ses lieuteurs et sentinelles,  
Rochefort s'écria : Mon Dieu!  
Que j'étais heureux à Bruxelles!  
J'étais en exil, mais enfin  
J'avais la liberté pratique;  
Je mangeais lorsque j'avais faim.  
Je veux retourner en Belgique.

« J'ai près de moi trop de gaillards,  
Ici le fils et là le père,  
Gaillards de face et de trois quarts,  
Gaillard d'avant, gaillard d'arrière.  
Qui donc me débarrassera  
De cette race prolifique,  
Gaillards, braillards, et cætera?  
Je veux retourner en Belgique.

« Je sais que je suis leur bon Dieu;  
Mais je ne bois pas l'ambrosie;

Pour leur cognac et leur vin bleu,  
 L'expression est mal choisie.  
 Au fond, je suis un homme doux,  
 Et, faire toujours l'énergique,  
 C'est bien ennuyeux, *savez-vous?*  
 Je veux retourner en Belgique.

« Je suis la machine à parler  
 De la foule avide et prodigue.  
 Quand tout le monde y vient souffler,  
 C'est l'instrument qui se fatigue.  
 Il faut courir là-bas, ici,  
 Transporter ma boîte à musique.  
 C'est bien, mais c'est assez; merci!  
 Je veux retourner en Belgique.

« Je n'ai plus de droits au sommeil  
 Depuis que la gloire m'inonde.  
 Quand on se nomme le soleil,  
 Il faut luire pour tout le monde.  
 Il faut que du matin au soir  
 Je prenne ma pose tragique.  
 Mon Dieu, si je pouvais m'asseoir!  
 Je veux retourner en Belgique.

« Je suis bien obligé d'avoir  
 Un double cadran à ma montre,  
 Le cadran blanc, le cadran noir,  
 Le serment pour, le serment contre.

Lequel des deux dois-je tenir ?  
O ma raison ! ô la logique !  
Où diable allez-vous en venir ?  
Je veux retourner en Belgique. »

Tandis qu'il épanchait son cœur,  
Un personnage de l'Empire  
Lui dit : « Je comprends ta douleur ;  
Mais la mienne est encor bien pire.  
Si tu voulais, là-bas, loin d'eux?... »  
On n'entendit pas la réplique.  
Ils s'embrassèrent tous les deux,  
Et partirent pour la Belgique.

## L' AÏEULE.

Que dit l'aïeule,  
Quand elle est seule  
Avec Loïs,  
Fils de son fils?  
« O toi! ma force et ma faiblesse,  
Joie et tourment,  
Tu me fais chérir la vieillesse,  
Mon doux amant.  
Je suis ta servante, ô mon maître,  
Heureuse de te voir heureux;  
Tu fais de moi ce que tu veux.  
Dépêchons-nous; bientôt peut-être  
Grand'mère ne sera plus là.  
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,  
Quand elle est seule  
Avec Loïs,  
Fils de son fils?  
« Ils vont disant que je te gâte;  
Sais-tu pourquoi?  
C'est qu'ils arrivent à la hâte  
Tous après moi. »

Ils savent que je te pardonne  
 Plus d'un défaut; ils sont jaloux.  
 Je répons : Je sème pour vous ;  
 Il sera bon si je fus bonne.  
 Grand'mère ne sera plus là.  
 Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,  
 Quand elle est seule  
 Avec Loïs,  
 Fils de son fils ?  
 « Garde-toi bien de leur redire  
 Ce que je dis :  
 Tu seras beau comme un sourire  
 Du paradis.  
 Je me figure que ta tête  
 Aura des rayons éclatants.  
 Toutes les femmes, dans vingt ans,  
 Se disputeront ta conquête.  
 Grand'mère ne sera plus là.  
 Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que dit l'aïeule,  
 Quand elle est seule  
 Avec Loïs,  
 Fils de son fils ?  
 « Sois sage, mais pas trop, en somme ;  
 Songe souvent  
 Qu'il faudra que tu sois un homme,  
 Petit enfant !

Mon descendant à barbe blonde  
Sera fier avec les puissants ,  
Béni avec les innocents ,  
Et loyal envers tout le monde.  
Grand'mère ne sera plus là.  
Allons, Loïs, embrassez-la. »

Que fit l'aïeule ?  
Elle était seule  
Avec Loïs,  
Fils de son fils.  
Tout en berçant l'enfant qu'elle aime  
Sur ses genoux ,  
Le sommeil la prit elle-même ,  
Profond et doux.  
On eût dit qu'elle allait rejoindre ,  
Avec un ange entre les bras ,  
Ceux qui sont endormis là-bas...  
Mais, quand le matin vint à poindre ,  
Grand'mère était encore là.  
Allons, Loïs, éveillez-la.



## PAX DOMINI.

1868.

Enfin voici l'ère féconde  
Qui doit régénérer le monde.

*Pax Domini sit vobiscum.*

— Bonhomme, mettez vos lunettes,  
Et vous lirez dans les gazettes :

*Si vis pacem, para bellum.*

— Soldats devenus inutiles,  
Rentrez aux champs, quittez nos villes.

*Pax Domini sit vobiscum.*

— Moins il en faut, plus on en lève ;  
C'est la Paix qui porte le glaive.

*Si vis pacem, para bellum.*

— Il n'est plus d'intérêts contraires,  
Tous les étrangers sont des frères.

*Pax Domini sit vobiscum.*

— De la Baltique aux deux Calabres  
On ne fait que traîner des sabres.

*Si vis pacem, para bellum.*

— Forgerons, changez de méthode,  
Le fusil est passé de mode.

*Pax Domini sit vobiscum.*

— Nous faisons de petits modèles  
Dont vous recevrez des nouvelles.  
*Si vis pacem, para bellum.*

— Fondeurs, vous laisserez, j'espère,  
Les canons pour la statuaire.  
*Pax Domini sit vobiscum.*

— Et tous les fondeurs de répondre :  
« On en fond tant qu'on en peut fondre. »  
*Si vis pacem, para bellum.*

— Casernes, maisons colossales,  
Vous allez devenir des halles.  
*Pax Domini sit vobiscum.*

— Aux grands onguents, les grandes boîtes;  
Nous sommes partout trop étroites.  
*Si vis pacem, para bellum.*

— Tailleurs ci-devant militaires,  
Vous habillerez les notaires.  
*Pax Domini sit vobiscum.*

— On a des commandes énormes  
Dans tous les genres d'uniformes.  
*Si vis pacem, para bellum.*

— Charbon pilé, soufre et salpêtre,  
Sans bruit vous allez disparaître.  
*Pax Domini sit vobiscum.*

— Le noir mennier doit toujours mondre  
Les grains qui feront de la poudre.  
*Si vis pacem, para bellum.*

— Bersagliers, kaiserlicks, milice,  
Pandours, landwehr, Dieu vous bénisse!

*Pax Domini sit vobiscum.*

— Nous allons par catégories  
Défendre toutes les patries.

*Si vis pacem, para bellum.*

— France, Autriche, Prusse, Italie,  
Votre œuvre est enfin accomplie.

*Pax Domini sit vobiscum.*

— Tambour battant, mèche allumée,  
Nous trinquons à la paix armée.

*Si vis pacem, para bellum.*

## ADIEU.

---

Adieu, ma belle enfant !  
J'ai secoué ma chaîne.  
Ma pitié vous défend,  
Et je n'ai plus de haine.  
Mon cœur vous oubliera ;  
Mais pour vous, ma petite,  
Il vous en souviendra,  
Larira !  
De l'ami qui vous quitte.

Adieu ; je trouverai,  
Dans ma course en ce monde,  
Plus d'un œil azuré,  
Plus d'une tresse blonde.  
Un autre vous dira  
Que vous êtes jolie...  
Il vous en souviendra,  
Larira,  
De ma longue folie.

Adieu ; dans le grand bois  
Allez, ô ma petite !

Effeuiller sous vos doigts  
La blanche marguerite :  
C'est là que l'on verra  
Combien les fleurs sont franches.  
Il vous en souviendra,  
Larira,  
Des marguerites blanches !

Adieu ; je porte au doigt  
Votre bague menteuse.  
Jetez la mienne, soit :  
Vous en seriez hontense.  
Mais quand pour vous luira  
Le jour de l'hyménée,  
Il vous en souviendra,  
Larira,  
De la bague donnée.

Adieu, sous les tilleuls  
Vous passerez encore ;  
Là, nous demeurions seuls,  
Inquiets de l'aurore.  
Un jour ma main serra  
La vôtre, et vous, troublée...  
Il vous en souviendra,  
Larira,  
Des tilleuls de l'allée.

Adieu, riez toujours,  
Chantez votre allégresse ;

Marchez sur mes beaux jours  
Et sur votre jeunesse ;  
Le ciel vous sourira,  
La fortune vous berce.  
Il vous en souviendra,  
    Larira,  
Des larmes que je verse.

---

## LE ROI DE LA FÈVE.

---

Je suis roi de par la fève,  
Et mon rêve  
Doit durer un soir entier.  
Puisqu'il faut qu'on se résigne,  
Soyons digne  
De notre nouveau métier.

Je ferai de mes richesses  
Des largesses :  
Mes amis, empressez-vous,  
Je veux honorer bien vite  
Le mérite ;  
Vous devez en avoir tous.

Mais quoi ! l'on m'appelle Sire...  
Qu'est-ce à dire ?  
Je n'en suis pas irrité ?  
Ma Majesté paternelle  
Serait-elle  
Sensible à la vanité ?

C'est d'une insigne faiblesse :  
Mais je laisse

Mes scrupules sommeiller.  
 La flatterie est plus douce  
     Que la mousse,  
 Et j'en fais mon oreiller.

La vérité chaste et probe  
     Se dérobe  
 Sous des voiles complaisants :  
 Je ne puis plus la connaître,  
     Moi le maître,  
 Qu'à travers mes courtisans.

Qu'ils me semblent méprisables,  
     Mes semblables !  
 La vertu n'existe pas.  
 A mesure que je règne,  
     Je dédaigne  
 Le troupeau qui suit mes pas.

Et parfois mon cœur fidèle  
     Me rappelle  
 Ceux à qui j'ai tout promis.  
 Où sont-ils ? Quoi ! ma présence  
     Les offense ?  
 Les rois n'ont jamais d'amis.

Leur affection est morte...  
     Que m'importe !  
 Des conseils, je n'en veux plus ;  
 Je veux des bouches muettes,



Des mains prêtes,  
Des dévouements absolus.

O mes projets de justice,  
Un caprice  
Vous emporte tour à tour.  
Toute crédulité sainte  
S'est éteinte :  
Je ne connais plus l'amour.

Désormais je ne veux croire  
Qu'à ma gloire ;  
Qu'on la proclame en tous lieux !  
Dans mon culte de moi-même,  
Je blasphème  
Et je suis jaloux des dieux...

Mais qu'entends-je ? Minuit sonne :  
Ma couronne  
Sur mon front vole en éclats.  
Ah ! j'ai fait un mauvais rêve !  
Qu'il s'achève,  
Mes amis, entre vos bras !

---

## LE COUSIN CHARLES.

---

Tu viens du pays, cousin Charle :  
Quelles nouvelles? Parle, parle.  
— J'ai vu ta mère, elle m'a dit :  
« Embrasse bien notre petit.  
Pour lui j'ai brûlé plus d'un cierge.  
Les soldats n'ont pas assez peur.  
Dis-lui qu'il mette sur son cœur  
Cette médaille de la Vierge. »

— Merci, cousin Charles, merci.  
Va, mon métier n'est pas le pire ;  
Le soldat n'a pas un souci.  
A ceux qui m'aiment tu peux dire  
Que je les aime aussi.

Cousin Charle, as-tu vu mon père ?  
Toujours bon ouvrier, j'espère ?  
— Il m'a dit : « Mon petit Charlot,  
Puisque tu dois le voir bientôt,  
J'ai quelque chose à te remettre :  
Écrire n'est pas mon état ;  
Mais je l'ai fait pour le soldat :  
Tu lui porteras cette lettre. »

— Merci, cousin Charles, merci.  
Va, mon métier n'est pas le pire ;  
Le soldat n'a pas un souci.  
A ceux qui m'aiment tu peux dire  
Que je les aime aussi.

As-tu vu ma sœur Marguerite ?  
Je la quittai toute petite.  
— Elle entre dans ses dix-huit ans ;  
Elle est belle comme un printemps...  
Lorsque j'allais franchir la porte,  
Sans que personne pût la voir,  
Elle a serré dans mon mouchoir  
Ce louis d'or que je t'apporte.

— Merci, cousin Charles, merci.  
Va, mon métier n'est pas le pire ;  
Le soldat n'a pas un souci.  
A ceux qui m'aiment tu peux dire  
Que je les aime aussi.

Est-ce tout, petit cousin Charles ?  
Personne d'autre?... Parle, parle.  
— J'ai vu cousines et cousins,  
Les camarades, les voisins,  
Tous ils m'ont dit, comme on suppose :  
« S'il ne nous a pas oubliés,  
Faites-lui bien nos amitiés. »  
Mais je ne vois pas autre chose.

— Merci, cousin Charles, merci.  
Va, mon métier n'est pas le pire ;  
Le soldat n'a pas un souci.  
A ceux qui m'aiment tu peux dire  
Que je les aime aussi.

Adieu, cousin, et bon voyage !  
Ne quitte jamais le village.  
— Qu'as-tu, mon ami ? Tu riais,  
Et tu pleures !... Ah ! j'oubliais  
Cette bague que j'avais mise  
A mon doigt, pour te la donner.  
C'est... tu ne pourrais deviner.  
Tu sais bien, la petite Élise...

— Merci, cousin Charles, merci !  
Va, mon métier n'est pas le pire ;  
Le soldat n'a pas un souci.  
A ceux qui m'aiment tu peux dire  
Que je les aime aussi.

---

## RONDE DES CREVÉS.

---

Vous qui jetez la pierre  
Par-dessus notre mur,  
Ayez l'âme moins fière,  
Messieurs de l'âge mûr.

Que voulez-vous? les causes  
Produisent les effets :  
Les rosiers font les roses,  
Et vous nous avez faits.

Il faut que l'on connaisse  
D'où chacun est sorti :  
Nous sommes la jeunesse  
D'un siècle perverti.

Que voulez-vous? etc.

Quand les fruits ou les hommes  
Se gâtent par milliers,  
On n'en veut point aux pommes,  
Ou en veut aux pommiers.

Que voulez-vous? etc.

Nous sommes ridicules ,  
Malingres et petits :  
Étaient-ils des Hercules ,  
Ceux qui nous ont bâtis ?

Que voulez-vous ? etc.

Vous raillez nos costumes  
Et vous les trouvez laids ,  
Vous qui dans ses coutumes  
Avez singé l'Anglais !

Que voulez-vous ? etc.

Vous riez de nos gestes  
Et de notre maintien ;  
Nous avons eu vos restes :  
Il ne vous restait rien.

Que voulez-vous ? etc.

Nous sommes avant l'âge  
Cadues et dévastés :  
Admirez votre ouvrage  
Dans nos infirmités.

Que voulez-vous ? etc.

Vos farces de théâtre  
Nous ont donné le ton ;

Si vous étiez de plâtre,  
Nous sommes de carton.

Que voulez-vous? etc.

Vous avez été drôles;  
Vieillis, vous maugréez  
De voir jouer les rôles  
Que vous avez créés.

Que voulez-vous? etc.

Ayant peu de principes,  
Vous nous avez dressés  
A culotter des pipes,  
Et nous fumons assez.

Que voulez-vous? etc.

Votre gloire est complète :  
N'avez-vous pas écrit  
Que plus on était bête  
Plus on avait d'esprit?

Que voulez-vous? etc.

Votre race est flétrie  
Pour avoir plaisanté  
L'amour de la patrie  
Et de la liberté.

Que voulez-vous? etc.

Arrière, camarades !  
Nos temps sont arrivés :  
Vous étiez les malades,  
Nous sommes les crevés.

Que voulez-vous ? les causes  
Produisent les effets :  
Les rosiers font les roses,  
Et vous nous avez faits.



## DOUBLE ZÉRO.

1869.

Je partis un jour pour la chasse,  
Ayant placé dans ma besace  
Du plomb de plus d'un numéro :  
Zéro, zéro, double zéro.

Je recherchais une alliance  
Avec la dot et l'espérance.  
Léandre poursuivait Héro.  
Zéro, zéro, double zéro.

J'allai d'abord droit à Bruxelles ;  
Les femmes y font des dentelles,  
Les hommes boivent le faro.  
Zéro, zéro, double zéro.

Le Hollandais fume la pipe,  
Cultive fromage et tulipe,  
Coupe à cœur et garde à carreau.  
Zéro, zéro, double zéro.

Il me sembla que ces contrées  
Étaient par trop hyperborées ;

On en sort, par terre ou par eau,  
Zéro, zéro, double zéro.

La Prusse n'est pas ce que j'aime,  
Et je refuserais quand même  
Une héritière de Moreau...  
Zéro, zéro, double zéro.

Puis je songeais à la Pologne,  
Et je passai devant Cologne  
En enfonçant mon sombrero.  
Zéro, zéro, double zéro.

Rien à faire en terre badoise ;  
On y bismarke, on y patoise ;  
Le grand-duc s'est fait hobereau.  
Zéro, zéro, double zéro.

Je me dirigeai vers la Suisse.  
Berne me dit : » Dieu vous bénisse ! »  
Genève me cria : « Haro ! »  
Zéro, zéro, double zéro.

On me moutra ma fiancée,  
Mais elle était trop haut placée,  
Sur le sommet de la Jungfrau.  
Zéro, zéro, double zéro.

Je me souvius qu'en Italie  
Était une enfant fort jolie ;

Fille d'un vieux carbonaro,  
Zéro, zéro, double zéro.

Je trouvai la belle occupée,  
Désarticulant sa poupée  
Et chantant un romancero.  
Zéro, zéro; double zéro.

Elle me conta que son père  
Chassait du côté de Saint-Pierre  
Avec son feutre et son sarrau.  
Zéro, zéro, double zéro.

J'avais au sud des Pyrénées  
Quelques créances obstinées  
Remontant au Trocadéro :  
Zéro, zéro, double zéro.

Je me fis indiquer la banque  
Du bachelier de Salamanque,  
Et présentai mon bordereau :  
Zéro, zéro, double zéro.

Mais, au lieu d'acquitter le reste,  
On me fit un emprunt modeste,  
Garanti par Baldomero :  
Zéro, zéro, double zéro.

Voilà pourtant ce que l'on gagne  
A faire crédit à l'Espagne ;

On est rasé par Figaro.  
Zéro, zéro, double zéro.

J'avais encore une ressource,  
Je pouvais jouer à la bourse;  
Un agent m'ouvrit son bureau :  
Zéro, zéro, double zéro.

Monaco tenta mon audace ;  
C'est là qu'on chasse et qu'on déchasse ;  
Mais il n'y sort qu'un numéro :  
Zéro, zéro, double zéro.

A la fin je revins bredouille,  
Portant mon fusil en quenouille,  
N'ayant femme, argent, ni perdreau :  
Zéro, zéro, double zéro.

---

## LE PEINTRE DES ROIS.

---

A la cour d'un roi d'Allemagne,  
Je voyais souvent autrefois  
Un artiste de la Romagne,  
Albertini, peintre des rois.

D'un bout à l'autre de l'année,  
Il fabriquait, de parti pris,  
La même tête couronnée,  
Même qualité, même prix.

Revenu d'ailleurs assez mince,  
Et sujet aux revirements...  
Cela s'expédie en province,  
Aux bons bourgmestres allemands.

Peindre vingt fois la même tête,  
Ce n'est pas fort divertissant;  
Mais la main est faite et refaite  
Quand on arrive au chiffre cent.

Un jour, étant dans le royaume,  
J'allai voir cet Albertini.

Il travaillait un roi Guillaume  
Qui n'était pas encor fini.

Il avait peint les accessoires,  
Paysage, fond de portrait,  
L'habit, la couronne et les gloires,  
Mais du visage pas un trait.

L'incident me parut bizarre ;  
Albertini, sans s'émouvoir,  
Me dit : « Celui que je prépare  
Ne peut-il pas mourir ce soir ? »

C'est une mission céleste  
Que Dieu lui confie ici-bas :  
Le roi meurt, la royauté reste,  
L'homme a changé, l'habit non pas.

Le roi mort, fût-il Charlemagne,  
Son portrait n'a plus de valeur.  
Tous les bourgmestres d'Allemagne  
Voudront avoir son successeur.

La besogne est faite d'avance ;  
En quatre ou cinq coups de pinceau  
Je complète la ressemblance,  
Et je présente mon tableau.

Quand Dieu reprend Guillaume père,  
Guillaume fils nous est rendu ;  
Le royaume est toujours prospère,  
Et mon portrait n'est pas perdu. »

## PROFESSION DE FOI

POUVANT SERVIR A PLUS D'UN CANDIDAT.

1869.

Mes chers concitoyens, j'aspire  
A l'honneur de représenter  
L'arrondissement de l'Empire  
Que j'ai le bonheur d'habiter.

Vous me connaissez, je l'espère :  
Étant de mil huit cent vingt-six,  
Pour les jeunes je suis un père,  
Pour les anciens je suis un fils.

Je ne ferai pas les promesses  
Dont abuse tel candidat  
Qui ne fait valoir ses richesses  
Que pour leur devoir son mandat.

J'ai sur lui ce grand avantage  
Que vos intérêts sont les miens :  
Les connaissant, je les partage ;  
Les partageant, je les soutiens.

Vos pavés, vos canaux, vos routes,  
Anront droit à mes premiers soins ;  
Vos doctrines, je les ai toutes,  
Je sais par cœur tous vos besoins.

Je respecte la loi française  
Qui fait envie à l'étranger,  
Mais, si vous la trouvez mauvaise,  
Je suis tout prêt à la changer.

Je veux, pour sortir de la crise,  
Trouver ce qu'on a tant cherché :  
La hausse de la marchandise  
Avec la vie à bon marché ;

Je veux les libertés entières  
Avec un gouvernement fort,  
L'élargissement des frontières,  
Sans guerre et d'un commun accord ;

L'instruction obligatoire,  
Sans contraindre qui que ce soit ;  
Je veux la paix avec la gloire,  
Et le sabre à côté du droit ;

L'agriculture, l'industrie,  
Les foins, les lins, les vins, les blés,  
Et la grandeur de la patrie...  
Je veux tout ce que vous voulez.



Faut-il maintenant que je dise  
Mes principes les plus secrets ?  
Dût-on accuser ma franchise ,  
Je suis un homme de progrès.

De progrès, Messieurs, c'est-à-dire  
D'amour, de lumière et de foi.  
Si ce rude aveu peut me nuire,  
Qu'au moins les bons votent pour moi !

Si j'en connaissais un plus juste  
Qui se présentât aujourd'hui ,  
A l'instar de Philippe Auguste ,  
Je m'effacerais devant lui.

D'après cela, n'est-il pas juste  
Que tous mes concurrents, en chœur,  
A l'instar de Philippe Auguste,  
Se désistent en ma faveur ?

Un mot, un seul mot pour la femme ,  
Dont les droits ne sont pas écrits ;  
Ils sont écrits dans mon programme  
A l'égal de ceux des maris.

J'attends avec quelque espérance  
Vos vœux librement exprimés ,  
Puisque vous avez l'assurance  
Qu'en me nommant vous vous nommez.

---

## LA BRANCHE MÈRE.

---

Cet arbre, frappé du tonnerre,  
Avait encore, l'an dernier,  
Une branche, la branche mère,  
Qui couronnait son front altier.  
Elle était la moitié du chêne ;  
Les rameaux éclos alentour  
L'appelaient mère, ou bien marraine,  
Fils ou filleuls de son amour.

Une nuit d'automne, la foudre  
A touché le vieux chêne au cœur.  
La branche s'est réduite en poudre,  
Elle est morte en pleine vigueur.  
Longtemps a saigné la blessure,  
Dont l'hiver a séché les pleurs.  
Une large et noire fissure  
Marque la place des douleurs.

Pour réparer cette lacune,  
La nature a fait maints efforts :  
Dix branches poussent au lieu d'une ;  
Les vivants remplacent les morts.

Nature, vous aurez beau faire,  
Bourgeons, vous aurez beau pousser :  
Il manque ici la branche mère,  
Que rien ne saurait remplacer.

---

## LE BOURGEOIS DE BOHÈME.

---

Vous connaissez tous, je le crois,  
Un auteur dont le vœu suprême  
Est d'être pris pour un bohème,  
Et non pour un simple bourgeois.  
Au fond, je le soupçonne d'être  
Ce qu'il redoute de paraître.  
Au domicile conjugal  
Il est rangé, sobre et loyal.

C'est un bonhomme tout de même  
Que notre bourgeois de Bohème.

S'il se promène à pas sonnants,  
Cheveux longs et barbe bourrue ;  
Les passants disent dans la rue :  
« Ces artistes sont étonnants ! »  
Pour n'avoir pas l'air trop honnête,  
Il a dû composer sa tête.  
Au domicile conjugal  
Il est simple et patriarcal.

C'est un bonhomme tout de même  
Que notre bourgeois de Bohème.

Moyennant cinquante louis,  
Il a deux logements en ville,  
L'un aux environs de Mabilly,  
L'autre dans l'île Saint-Louis.  
Dans l'un il est célibataire,  
Il est dans l'autre époux et père.  
Au domicile conjugal  
Il est confit dans un bocal

C'est un bonhomme tout de même  
Que notre bourgeois de Bohême.

Vous dites : « Pourquoi deux loyers,  
Quand on n'est pas millionnaire? »  
Alors vous ne comprenez guère  
Les menus propos des portiers.  
Si d'un côté toujours il couche,  
De l'autre toujours il découche.  
Au domicile conjugal  
Il est trembleur et clérical.

C'est un bonhomme tout de même  
Que notre bourgeois de Bohême.

Dans sa famille, en tapinois,  
Il paye exactement son terme.  
Là-bas, muet comme un dieu Terme,  
Il est saisi tous les six mois.  
Son mobilier qu'on met en vente  
Est racheté par sa servante.

Au domicile conjugal  
Il place à l'intérêt légal.

C'est un bonhomme tout de même  
Que notre bourgeois de Bohême.

A Paris, j'en connais un peu  
De ces artistes incroyables,  
Simples mortels qui se font diables,  
N'ayant ni feu, ni lieu, ni Dieu.  
Ils ont quelque part sur la terre  
Un ange, femme, sœur ou mère.  
Au domicile conjugal  
On est garde national.

Ils sont excellents tout de même  
Ces braves bourgeois de Bohême.

---

## DEVOIR C'EST AVOIR.

### PRÉCEPTES D'UN FINANCIER.

---

Un financier exposait ses préceptes  
  (Des préceptes de financier) :  
Il démontrait à de jeunes adeptes  
  Que l'ami, c'est le créancier.  
  En effet, celui qui vous prête  
  Est à vous des pieds à la tête.  
Premier principe : il est bon de savoir  
  Que devoir  
  C'est avoir.

En empruntant vous prouvez une chose :  
  Que vous méritez du crédit.  
Vous prouvez, en redoublant la dose ,  
  Que ce même crédit grandit.  
  Si j'empruntais toute la terre ,  
  J'en deviendrais propriétaire.  
D'ici déjà l'on peut apercevoir  
  Que devoir  
  C'est avoir.

L'emprunt, messieurs, c'est ce qui nous fait vivre,  
Ce qui nous sauve de l'oubli.  
Cela s'inscrit sur un livre, un grand livre  
Toujours ouvert, jamais rempli.  
C'est la neige faisant sa boule,  
Qui roule, roule et toujours roule.  
Sur cet article il est aisé de voir  
Que devoir  
C'est avoir.

Je vois d'ici venir un imbécile  
Qui dit : « Comment servirez-vous  
Les intérêts? » La réponse est facile :  
Un trou se bouche avec deux trous.  
Quand nous aurons mangé la lune,  
Nous en aurons deux au lieu d'une.  
D'après cela vous pouvez concevoir  
Que devoir  
C'est avoir.

Me direz-vous aussi qu'en fin de compte,  
Il faudra payer? Je souris  
De préjugés qui me couvrent de honte.  
Vous ne m'avez donc pas compris?  
On verra l'Égypte glacée  
Avant la dette remboursée.  
Or, maintenant vous devez tous savoir  
Que devoir  
C'est avoir.



S'il est écrit que dans une tempête  
Notre globe un jour doit sombrer ;  
Peut-être alors vers une autre planète  
Ses débris iront émigrer.  
Voyez, dans une arche éclatante,  
Surnager la dette flottante !  
Que d'autres cioux daignent la recevoir ;  
Car avoir  
C'est devoir.

---

## UN ÉTÉ.

---

Depuis bien longtemps  
J'attends  
Que le baromètre  
Mon maître,  
Ait du bon côté  
Monté,  
Afin que je puisse,  
En Suisse,  
Faire quelque jour  
Un tour.  
Hélas! quelle amère  
Chimère!

Encore un été  
Raté!  
Mai trempé de pluie  
S'essuie.  
Juin s'en est allé  
Gelé;  
Juillet sent la dure  
Froidure;

On s'enrhume en août  
Partout,  
Pour prendre en septembre  
La chambre.

On attend trois fois  
Par mois  
Que change la lune ;  
Mais l'une  
Pleure aux deux premiers  
Quartiers ,  
Pleure à son troisième  
De même ,  
Et cède en pleurant  
Son rang  
A l'autre meilleure  
Qui pleure !

Et pourtant les blés  
Coulés ,  
Quand les froids sévissent ,  
Mûrissent  
Sans savoir , ni moi ,  
Pourquoi ;  
Mais par un usage  
Fort sage.  
Le raisin aussi  
Grossi  
Nous fera d'étranges  
Vendanges.

Remontant le cours  
Des jours,  
Je me remémore  
Encore  
De gais et chantants  
Printemps,  
De douces et bonnes  
Automnes.  
Est-ce effet des ans  
Pesants?  
Est-ce ton mirage,  
Jeune âge?

Soleil à moitié  
Noyé,  
Toi qui sous des taches  
Te caches,  
Lune au pâissant  
Croissant,  
Qu'une bonté grande  
Vous rende  
Votre éclat ancien,  
Ou bien  
Que notre jeunesse  
Renaîsse!

Un jour nos enfants  
Savants  
Trouveront sans doute,  
En route,

Un ou deux flambeaux  
Nouveaux ;  
Qu'ils plaignent leurs piêtres  
Ancêtres  
Morts en cet endroit  
De froid ,  
Races endormies ,  
Momies !

---

## LE VIN DU RHIN.

---

Vin allemand qui nais dans les cailloux ,  
A l'étranger tu peux t'en faire accroire ;  
Mais tu n'es pas pour être bu par nous ;  
Va donc ailleurs te faire boire !

Avec le Rhin ,  
Ton fleuve souverain ,  
Que vers le Nord ton flot s'épanche ,  
Vin sans couleur ,  
Vin sans chaleur ,  
Vin sans valeur ,  
Piquette blanche !

Le vin du Rhin n'est pas fils du soleil ;  
L'été pour lui n'est qu'un brumeux automne .  
Il peut donner la fièvre ou le sommeil ,  
Il n'a jamais grisé personne .

De tes buveurs  
Mystiques et rêveurs  
Que par toi le gosier s'étanche ,  
Vin sans couleur ,  
Vin sans chaleur ,

Vin sans valeur ,  
Piquette blanche !

Le vin du Rhin ne parle pas au cœur ;  
Son dieu Silène est une pâle nymphe.  
C'est un liquide et non une liqueur ;  
Il a moins de sang que de lymphe

Certe on pourrait  
Dans ton alcool discret  
Élever la carpe et la tanche ,

Vin sans couleur ,  
Vin sans chaleur ,  
Vin sans valeur ,  
Piquette blanche !

Le vin du Rhin ne parle pas aux sens ;  
L'esprit lui faut et l'amour le condamne.  
Mais, s'il sert mal nos appétits puissants ,  
Il peut nous servir de tisane.

Avec le thé ,  
Ton collègue en santé ,  
Va, tu peux bien passer la Manche ,

Vin sans couleur ,  
Vin sans chaleur ,  
Vin sans valeur ,  
Piquette blanche !

Vin allemand, que ton Rhin soit sacré !  
Que son eau claire allonge ton flot terne !  
Notre Bourgogne a son pouilly doré ,  
Notre Bordeaux a son sauterne.

Coulez en paix  
Sous vos châteaux épais.  
Souvenez-vous que la tour penche,  
Eau sans couleur,  
Jus sans chaleur,  
Vin sans valeur,  
Piquette blanche!



---

## DAME SOTTISE.

---

Esprit qui fut autrefois  
Si cher aux Gaulois  
Pour sa fine bonhomie,  
Vient de mourir d'anémie.

Il eut tort.

Car une ennemie  
A pris la place du mort.

Et dame Sottise,  
En toilette de gala,  
Court de çà, de là,  
Chacun la courtise,  
La voilà!

Et les dindes et les grues,  
Sur son passage accourues,  
Se dressent sur un perchoir  
Pour mieux voir  
Sottise qui court les rues.

Elle arrive dans Paris;  
Un passant surpris  
Dit : « C'est vous, mademoiselle?

— Non, mon ami, répond-elle ;  
 Je défends  
 Qu'ainsi l'on m'appelle,  
 Puisque j'ai beaucoup d'enfants. »

Et dame Sottise, etc. \*

Elle voit d'anciens amis,  
 Marchands ou commis :  
 « Où donc avez-vous, princesse,  
 Pris ce retour de jeunesse ?

— Dans mon lit.

La fortune engraisse  
 Et le succès embellit. »

Et dame Sottise, etc.

Elle voit un directeur  
 Qui dit : « Serviteur !  
 M'apportez-vous un poëme ?  
 Je le jone à l'instant même,  
 L'an prochain  
 Et toujours, quand même,  
 Avec des airs de Machin... »

Et dame Sottise, etc.

Elle entre dans le bureau.  
 D'un journal nouveau.  
 Le gérant lève la tête :

« Oh! dit-il, que j'étais bête!  
Vertuchoux!  
Ma fortune est faite  
Si vous écrivez chez nous. »

Et dame Sottise, etc.

Elle entre dans un salon,  
Y prend du galon,  
Va bravant les épigrammes,  
La bouche ouverte aux réclames,  
L'air railleur,  
Et donnant aux femmes  
L'adresse de son tailleur.

Et dame Sottise, etc.

Esprit qui fus autrefois  
Si cher aux Gaulois,  
Tes diex ne sont plus les nôtres.  
Les tréteaux ont leurs apôtres,  
Et l'on rit.  
Riez donc, vous autres!  
La bête a tué l'esprit.

Et dame Sottise,  
En toilette de gala.  
Court de çà, de là,  
Chacun la courtise,  
La voilà!

Et les dindes et les grues ,  
Sur son passage accourues ,  
Se dressent sur un perchoir  
    Pour mieux voir  
Sottise qui court les rues.

## LE VEAU.

---

L'autre jour dans un herbage,  
Par aventure passant,  
Je vis un tronpeau paissant  
En famille sous l'ombrage.  
Un veau de trois mois et quart,  
Qui ruminait à l'écart,  
Me cria dans son langage :

« Je suis veau (*bis*) ;  
Serai-je bœuf, ou taureau ?

» Quand je vois bœuf immobile  
N'avoir point d'autre embarras  
Que d'être luisant et gras,  
Je me dis : Bœuf est tranquille.  
Oui, mais c'est un grand danger  
Que d'être bon à manger  
Quand on s'en va vers la ville.

» Je suis veau (*bis*) ;  
Serai-je bœuf, ou taureau ?

» Quand je vois une génisse  
 A peau fine, à poil soyeux,  
 Je me dis : Taureau vaut mieux ;  
 Et je veux qu'on nous unisse...  
 Oui, mais on dit que l'amour  
 Persécute nuit et jour  
 Ceux qu'il prend à son service.

» Je suis veau (*bis*) :  
 Serai-je bœuf, ou taureau?

» Si je parle politique,  
 Bœuf est un bon potentat  
 Qui gouverne son État  
 Sur un trône pacifique  
 Taureau, c'est le conquérant ;  
 Le pré n'est pas assez grand  
 Pour son sceptre prolifique.

» Je suis veau (*bis*) ;  
 Serai-je bœuf, ou taureau?

» Je consulte père et mère ;  
 Voici leur avis tout neuf :  
 Le plus sage est d'être bœuf,  
 Si j'en crois taureau mon père ;  
 Oui, mais voici du nouveau :  
 Mieux est de rester taureau,  
 Si j'en crois vache ma mère.

» Je suis veau (*bis*);  
Serai-je bœuf, ou taureau?

J'interrompis ce novice  
En disant : « Jeune animal,  
Garde ton état normal;  
Puis, s'il faut un sacrifice...  
— Bon, répondit-il, tu crois  
Qu'on va me laisser le choix?  
Conseillers, Dieu vous bénisse !

Je suis veau (*bis*);  
Serai-je bœuf, ou taureau? »

---

## L'ANNIVERSAIRE DE L'OUVRIER.

---

J'ai pour voisin un ouvrier :  
Nous commençons à nous connaître ;  
De sa mansarde à ma fenêtre,  
Nous nous voyons ; il est bottier.  
J'ai pour voisin un ouvrier.

Mon voisin est célibataire ;  
Pas de famille, peu d'amis.  
Il niche, au rebours des fourmis,  
Plus dans le ciel que sur la terre.  
Mon voisin est célibataire.

Ce n'est certes pas celui-là  
Qui connaît le cours de la Bourse,  
Ou qui parie au champ de course  
Pour Samson ou pour Dalila.  
Ce n'est certes pas celui-là.

Hier soir, quelle fut ma surprise !  
Vers son balcon m'étant tourné,  
Je vis son toit illuminé  
Comme une chapelle d'église.  
Hier soir, quelle fut ma surprise !



Mon voisin s'était mis en frais :  
Un bouquet entre deux chandelles !  
Lumière vive et fleurs nouvelles !  
Pour un homme serré de près ,  
Mon voisin s'était mis en frais.

Aurait-il fait un héritage ?  
Tant mieux ! quelques paillettes d'or  
Prendraient si gaîment leur essor  
Vers ce laborieux étage !  
Aurait-il fait un héritage ?

Aurait-il pris un magasin  
Dans le voisinage ? Peut-être :  
Et l'ouvrier, devenu maître ,  
S'enrichirait ? Mon cher voisin  
Aurait-il pris un magasin ?

Peut-être une jeune ouvrière ,  
Lui donnant aujourd'hui sa main ,  
Viendra-t-elle cueillir demain  
Le bouquet éclos sur la pierre ?  
Peut-être une jeune ouvrière... ?

Je grimpai jusqu'à son taudis ,  
Et tout en parlant d'autre chose ,  
J'en vins à demander la cause  
De cette fête au paradis.  
Je montai jusqu'à son taudis.

« C'est la date de ma naissance ,  
Dit mon voisin , avec gaiété ,  
Et quand on a vie et santé ,  
On doit bénir la Providence .  
C'est la date de ma naissance . »

Salut à toi , brave ouvrier ,  
Toi qui songes , dans ta misère ,  
A fêter un anniversaire  
Que d'autres voudraient oublier ;  
Salut à toi , brave ouvrier !

## LA GRANDE CLASSE.

1870.

J'ai visité la grande classe,  
Celle des premiers, des plus forts,  
Des adultes de haute race.  
Comme j'y suis entré, j'en sors.

Je voulais, dans mon ignorance,  
Admirer au moins une fois  
Les premiers écoliers de France.  
Je les ai vus, et je les vois :

Le professeur est dans sa chaire.  
Les gradins, rangés alentour,  
S'arrondissent en demi-sphère  
Et se remplissent tour à tour.

Deux par deux, trois par trois, on entre.  
Chaque élève, sans se presser,  
A droite, à gauche, au bord, au centre,  
En bas, en haut, va se placer.

J'en vois quelques-uns, dans le nombre.  
Qui me paraissent assez vieux :

Mais en hiver la salle est sombre,  
Et puis j'ai de si mauvais yeux !

Professeur et maîtres d'étude  
Disent : « Chut ! » à leurs écoliers.  
Il paraît que c'est l'habitude,  
On ne se tait pas volontiers.

Plusieurs demandent la parole  
Pour erreurs au procès-verbal :  
Colza mis au lieu de pétrole,  
On César au lieu d'Annibal ;

Une virgule mal placée,  
Un point qui manque sur un *i* ;  
Une demi-heure est passée  
Avant que cela soit fini.

D'aucuns excusent leurs absences,  
D'autres demandent des congés.  
Mais ne parlez pas de vacances  
A ces travailleurs enragés !

Un élève monte au pupitre  
Et se met à lire un devoir  
Dont il ne donne pas le titre.  
Nous allons voir, nous allons voir.

Mais il a la voix nasillarde  
Et l'accent septentrional.

Puis, autour de moi, l'on bavarde.  
Il écrit bien, mais parle mal.

Ils ont, aux leçons de lecture,  
Un usage assez singulier,  
Celui de battre la mesure  
Avec des couteaux à papier.

Cette leçon, il faut le croire,  
N'est que pour les adolescents;  
Les exercices de mémoire  
Seront bien plus intéressants.

Le professeur sonne la cloche.  
Le lecteur, comme un linge blanc,  
Remet son cahier dans sa poche  
Et revient s'asseoir à son banc.

Un autre monte à la tribune.  
Celui-ci récite par cœur.  
Il sait son texte sans lacune.  
A gauche on applaudit en cœur.

Aussitôt on murmure à droite.  
C'est mal ici, c'est bien là-bas;  
Il semble que chacun emboîte  
Le pas d'un chef qu'on ne voit pas.

Peut-être bien sont-ce deux frères  
Qui, pour affirmer leur savoir,

Soutiennent deux thèses contraires  
Moins par amour que par devoir.

Mais non ; voici la grosse caisse  
Alternant avec les tambours.  
Le professeur sonne sans cesse  
Et les couteaux tapent toujours.

Mon Dieu, mon Dieu, comme ils en usent,  
De ces couteaux!... Mais, entre nous,  
Si l'on ne veut pas qu'ils s'amuse,  
Pourquoi leur donner des joujoux ?

Nous sommes en pleines tempêtes.  
Les mots aigus lancés dans l'air  
Croisent les grosses épithètes.  
Le tonnerre étouffe l'éclair.

Deux élèves, ténor et basse,  
L'un tout petit, l'autre très-grand,  
(On rit) nez à nez, face à face,  
Se heurtent en se rencontrant.

Le petit n'en veut pas démordre ;  
Le grand ne peut pas reculer.  
On crie : « Assez ! A l'ordre ! à l'ordre ! »  
De quel ordre veut-on parler ?

Je dis à mon voisin : « De grâce,  
Ce bruit va-t-il bientôt cesser ?

Moi, je suis venu pour la classe.  
Va-t-elle bientôt commencer ?

— Mais, monsieur, elle est terminée ;  
Vous avez eu trois grands discours.  
— Merci. J'ai perdu ma journée.  
Est-ce de même tous les jours ?

Il me répondit : « Mon brave homme,  
Je vous trouve encore bien bon.  
L'endroit où vous êtes se nomme :  
L'école du palais Bourbon. »

---

## LE BOIS DE LA VILLEGONTHIER.

---

Le bois de la Villegonthier  
Était en vente l'an dernier.

Plus d'un gros bonnet de la ville  
En secret voudrait l'acheter.  
L'un d'eux, Germain, banquier habile,  
Pour aller seul le visiter,  
Part le matin d'un pied agile.

Le bois de la Villegonthier  
Était en vente l'an dernier.

Il rencontre, en un lieu sauvage,  
Un étranger, crayon en main,  
Qui prend un plan du paysage :  
« C'est un rival! » se dit Germain, —  
Non : c'est un peintre de passage.

Le bois de la Villegonthier  
Était en vente l'an dernier.

Il aperçoit la silhouette  
D'un homme qui marche à l'écart.



« C'est quelque rival qui me guette! »  
Non; c'est un malheureux vieillard  
Qui fait du bois mort en cachette.

Le bois de la Villegonthier  
Était en vente l'an dernier.

Il effraye une tourterelle.  
A son approche un homme a fui :  
« C'est un rival en sentinelle! » —  
Non; une femme est près de lui;  
Il cueillait des fleurs pour sa belle.

Le bois de la Villegonthier  
Était en vente l'an dernier.

Allons! banquier, achète, achète;  
Mais, pitié pour le malheureux,  
Grâce pour l'homme à la palette,  
Et grâce pour les amoureux  
Qui vont cueillir la violette.

Le bois de la Villegonthier  
Était en vente l'an dernier.

---

## L'HOMME AU MIROIR.

---

L'été dernier, en voyage,  
J'eus pour compagnon  
Un certain grand personnage  
Dont je fais le nom.

Bien qu'il eût un parfum d'ambre  
Et de dignité,  
Je fus son voisin de chambre  
Sans trop de fierté.

Quoiqu'on le prit pour un prince  
Suivi d'un valet,  
La cloison était fort mince  
Qui nous isolait ;

Si bien que, sans y prétendre,  
Et comme en rêvant,  
De mon lit je pus entendre  
L'entretien suivant :

« Bonjour, toi, le seul que j'aime  
(C'est lui qui parlait),

Mon complice, autre moi-même,  
Causons, s'il te plaît.

» Tu me vois dans l'allégresse  
Lorsque je te vois.

Il faut que je te confesse  
Une bonne fois.

» Tu sais imposer au monde,  
Homme sérieux,  
Par ta morgue et ta faconde.  
Que peut-on de mieux?

» Tu sais porter haut la tête  
Comme un baldaquin;  
Mais tout bas, moi, je te traite  
De fieffé coquin.

» Tu servis sans trop de honte  
La France et le roi;  
Mais tu sais qu'en fin de compte,  
Ton pays, c'est toi.

» Tu veux maintenant la gloire  
Du parfait chrétien;  
Tu fais semblant de tout croire  
Et ne crois à rien.

» Voici pour toi la morale  
Et le droit canon :

Finir avec soin le scandale,  
 Mais, le reste, non.

» Tu rends les femmes aimables  
 En les courtisant,  
 Et les hommes favorables  
 En les méprisant.

» Un mari veut qu'on l'emploie  
 Dans quelque bureau :  
 C'est sa femme qu'il t'envoie,  
 Un joli morceau.

» Tu n'as pas les ridicules  
 Des gens trop rangés,  
 N'ayant guère de scrupules  
 Ni de préjugés.

» Quelquefois, vrai, je t'admire  
 Sans te regarder;  
 Mais te regarder sans rire ?  
 C'est trop demander.

» Monsieur, ornez-vous la tête  
 De ce blanc clocher.  
 Votre couverture est faite ;  
 Allez vous coucher. »

Ainsi finit la sermone.  
 Alors j'attendis

Quelle serait la réponse ;  
Plus rien n'entendis.

En pareille conjoncture ,  
Qu'eussiez-vous fait ? Moi ,  
Je mis l'œil à la serrure ,  
Et je me tins coi.

Mais voilà ce qui m'étonne  
Encore aujourd'hui ,  
C'est que je ne vis personne ,  
Personne que lui.

Pour résoudre ce problème ,  
Je dus concevoir  
Qu'il se parlait à lui-même  
Devant son miroir.

## LES DEUX ARCADIENS.

---

CORYDON.

Aux confins de l'Arcadie,  
Deux bergers, en se quittant,  
D'une double mélodie  
Charmaient le suprême instant.

THYRSIS.

Puis, selon l'antique usage,  
Ils discutèrent entre eux.

*Ensemble.*

Tous deux à la fleur de l'âge,  
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Tu t'en vas et tu nous quittes,  
Tu fuis devant Corydon.  
As-tu calculé les suites  
De ce cruel abandon?

THYRSIS.

Palémon, que l'on dit sage,  
Guide mes pas hasardeux.

*Ensemble.*

Tous deux à la fleur de l'âge,  
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

La défection croissante  
Doit-elle entraîner Thyrsis?  
Cinq retirés de soixante  
Ne font plus cinquante-six.

THYRSIS.

La défaite est au courage  
Et la victoire aux heureux.

*Ensemble.*

Tous deux à la fleur de l'âge,  
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Je suis la fleur des ravines ;  
Née aux fentes du rocher ;  
Du sol où sont mes racines  
Rien ne peut me détacher.

THYRSIS.

Moi, je suis le coquillage  
Emporté par les flots bleus.

*Ensemble.*

Tous deux à la fleur de l'âge,  
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Ton domaine était prospère,  
Et les troupeaux qui t'aimaient  
T'avaient choisi pour leur père :  
C'est ainsi qu'ils te nommaient.

THYRSIS.

Leur amour et leur suffrage  
Sont devenus trop coûteux.

*Ensemble.*

Tous deux à la fleur de l'âge,  
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Quoi! la campagne natale,  
Les Sylvains dansant en chœur,  
Le Lycée et le Ménéale  
Ne parlent plus à ton cœur?



THYRSIS.

Je descends vers le rivage  
Où fleurit l'olivier creux.

*Ensemble.*

Tous deux à la fleur de l'âge,  
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Quoi! ton esclave et ta reine,  
Quoi! Lycidas et Phyllis,  
Lui, plus élégant qu'un frêne,  
Elle, plus blanche qu'un lis!

THYRSIS.

Que veux-tu? mon cœur volage  
Est brûlé par d'autres feux.

*Ensemble.*

Tous deux à la fleur de l'âge,  
Arcadiens tous les deux.

CORYDON.

Adieu. Tu viendras peut-être  
Parmi nous finir tes jours,  
Au pays qui t'a vu naître,  
Au pays de tes amours.

THYRSIS,

Je fais un petit voyage ;  
Je reviendrai... si je peux.

*Ensemble.*

Tous deux à la fleur de l'âge,  
Arcadiens tous les deux.

## ROME FUTURE.

---

Rome, je connais ton histoire  
Écrite en style expiatoire  
Sur tes débris puissants.  
Tes monuments et tes églises  
Sont des inscriptions surprises  
Aux âges anciens ou récents.

J'ai parcouru tes catacombes,  
J'ai suivi le chemin des tombes  
A travers monts et vaux.  
J'ai vu tes fières galeries,  
Et ton océan de prairies,  
Et tes aqueducs triomphaux.

Près des hauteurs capitoline,  
J'ai reconnu les six collines  
Que Bremus occupa.  
J'ai vu combien est peu de chose  
La place où Raphaël repose  
Dans le Panthéon d'Agrippa.

Mais ce qui frappe ma pensée,  
Ce n'est pas ta grandeur passée

Ni ton éclat nouveau ;  
Ce n'est pas la fleur des ruines  
Qui plonge ses minces racines .  
Dans les fentes d'un chapiteau.

Je voudrais, telle est mon envie,  
Je voudrais rechercher la vie  
    Sous le sol habité ;  
Car la terre, ainsi que les nues,  
A des profondeurs inconnues  
Qui tentent notre avidité.

Je voudrais soulever le voile  
Qui cache encor plus d'une étoile  
    De ton ciel souterrain,  
Et voir ton peuple de statues,  
Depuis des siècles abattues,  
Se dresser de marbre et d'airain.

Je voudrais sonder tes entrailles  
Pour reconstruire les murailles  
    Que nous foulons aux pieds,  
Combien de héros pentéliques,  
Couchés là comme des reliques,  
Dorment sous la terre oubliés !

Le pavé sur lequel on marche  
Semble être voûté comme l'arche  
    De quelque pont croulé ;  
Chaque palais que l'on contemple

Usurpe la place d'un temple  
Qui plus tard sera révélé.

Un jour viendra, ce jour approche,  
Où, prenant la pelle et la pioche,  
Les hardis ouvriers  
Recueilleront sous les décombres  
Les blocs sacrés, les grandes ombres  
Des orateurs et des guerriers.

Quand on pourra, d'une main libre,  
Sonder le lit fangeux du Tibre  
Détourné de son cours,  
Depuis Saint-Paul jusqu'à Saint-Ange,  
Les dieux sortiront de la fange  
Pour revivre à l'éclat des jours.

O ville qu'on dit éternelle,  
Sous le linceul qui te recèle,  
Laisse-moi cet espoir,  
O ville à la triple ceinture  
Ancienne, présente et future,  
Que je vive assez pour te voir!

## SAINT FRUSQUIN.

Dans la France flamande ,  
Nous chômons entre amis  
Un saint que la légende  
N'a pas encore admis ;  
Un protecteur intime  
Qui réside au foyer,  
Qui n'a rien de sublime  
Et reste familier,  
Un dieu qui se rapproche  
Des Pénates latins ,  
Un petit dieu de poche  
Pour les jours incertains.

Petit saint, dans ta niche,  
Reste au milieu de nous ;  
Tu ne fus jamais riche ;  
Nous te ressemblons tous.  
Saint Frusquin (*bis*), patron modeste et doux ,  
Protége-nous.

Tant qu'il fut de ce monde ,  
Colporteur, fabricant ,

Il allait à la ronde  
Vendant et trafiquant,  
Apportant aux fillettes  
Les chapelets nouveaux,  
Aux vieilles des lunettes,  
Des livres aux dévots,  
Des berceaux aux ménages,  
Des flèches aux archers,  
Aux enfants des images,  
Et des fouets aux cochers.

Petit saint, etc.

Les petits bénéfices  
Font les fortunes; mais  
A rendre des services  
On n'amasse jamais.  
Or ses économies  
S'en allaient au soleil.  
Aux âmes endormies  
Il sonnait le réveil,  
Prouvant par son exemple  
A la postérité  
Qu'on peut bâtir un temple  
Avec la volonté.

Petit saint, etc.

Négligeant l'assistance  
Des seigneurs féodaux

Il montra la puissance  
Des petits capitaux.  
Par le compagnonnage,  
Qu'il sut organiser,  
Les puits du borinage  
Se laissèrent creuser.  
Il put couvrir d'usines  
Lille en ses murs épais,  
Et les villes voisines  
De Tourcoing et Roubaix.

Petit saint, etc.

Quoiqu'il fût très-saint homme,  
Cet apôtre du bien  
N'alla pas flatter Rome  
Ni convertir l'Indien.  
On l'aurait fait sourire  
En lui montrant là-bas  
La gloire du martyre  
Qu'il ne convoitait pas.  
Il mourut sous un chaume,  
Sans femme et sans enfant,  
Et légua son royaume  
Au peuple triomphant.

Petit saint, etc.

Pour célébrer ta fête,  
Tout le pays wallon  
Vient couronner ta tête



Des pampres du houblon.  
L'ouvrier, l'ouvrière,  
Tisserand, forgeron,  
Filtier et dentellière  
Invoquent leur patron.  
De la fortune adverse  
Sauve-les ! sauve-les  
Des traités de commerce  
Et des produits anglais !

Petit saint, dans ta niche,  
Reste au milieu de nous ;  
Tu ne fus jamais riche ;  
Nous te ressemblons tous.

Saint Frusquin (*bis*), patron modeste et doux,  
Protége-nous.

---

## LE TRAIN DES MARIS.

---

A la gare Saint-Lazare ,  
Tous les samedis d'été ,  
Un torrent précipité  
De chaque wagon s'empare.  
Ce sont les époux tritons ;  
Ils vont retrouver leurs femmes  
Qui se plongent dans les lames  
Des bains normands ou bretons.

Paris à Trouville ,  
Trouville à Paris.  
L'autre soir j'ai pris ,  
Comme un imbécile ,  
L'autre soir j'ai pris  
Le train des maris.

Tous ces avocats barbares ,  
Ces financiers belliqueux ,  
Vont emportant avec eux  
Des cartes et des cigares.

On n'arrête point l'essor  
De leur phalange intrépide :  
Cent Jasons dans la Colchide  
Gueilleront cent toisons d'or.

Paris à Trouville, etc.

Je trouvais dans mon enfance  
Que tout le monde était vieux.  
Est-ce une erreur de mes yeux?  
Est-ce un effet de distance?  
Maintenant je ne vois plus  
Que des jeunes gens superbes,  
Des stagiaires imberbes  
Et des maris chevelus.

Paris à Trouville, etc.

Adieu les soucis d'affaires,  
Les embarras du carnet,  
Les ennuis du cabinet!  
Ils voguent vers d'autres sphères.  
Ils ont pris un bon moyen  
Contre les déconvenues :  
Leurs femmes sont prévenues,  
Ils ne craignent rien, rien, rien.

Paris à Trouville, etc.

Des écoliers en vacances  
Ne sont pas plus insoumis :

Ils font devant les commis  
Mille et mille extravagances.  
Le train va comme le vent ;  
C'est Zéphire qui le mène.  
Ayant jeûné la semaine ,  
Ils ont faim en arrivant.

Paris à Trouville, etc.

Quel beau jour que le dimanche !  
On s'éveille en un chalet.  
Dans sa tasse, au lieu de lait,  
On verse la crème blanche.  
A l'ombre d'un tamaris  
On se couche sur le sable,  
Et le soir, méconnaissable,  
Ménélas devient Paris.

Paris à Trouville, etc.

Après deux fois vingt-quatre heures,  
Comme à Capoue autrefois,  
Doivent les Carthaginois  
Quitter ces douces demeures.  
Les chats laissent les souris ;  
Ils s'en vont la tête basse :  
Convoi de première classe !  
C'est le retour des maris.

Paris à Trouville,  
Trouville à Paris.

L'autre soir j'ai pris,  
Comme un imbécile,  
L'autre soir j'ai pris  
Le train des maris.

## LES ALTÉRÉS.

Vous nous ennuyez, avec  
Tous vos grands principes!  
Nous avons le gosier sec,  
A fumer des pipes.  
Vous voulez tout diriger :  
Voilà votre affaire.  
Nous voulons boire et manger,  
Et ne plus rien faire.  
Ah! vous vous repentirez  
De votre victoire!...  
Nous sommes les altérés ;  
Qu'on nous verse à boire!

On n'a plus besoin de loi,  
Quand on est le maître :  
Chacun choisit son emploi,  
Sans plus le connaître.  
Tous nos chefs assermentés  
Qui sont à la chambre  
Seront drôlement traités  
Par notre décembre.

Journalistes, vous boirez  
Dans votre écritoire.  
Nous sommes les altérés ;  
Qu'on nous verse à boire !

Ils nous ont pourtant livré,  
Par la loi des grèves,  
Un contingent assuré  
D'excellents élèves.  
Qu'importe du candidat  
La force ou la taille ?  
Tout vaurien devient soldat,  
Au jour de bataille.  
Pîtres naïfs ou tarés,  
Courez à la foire.  
Nous sommes les altérés ;  
Qu'on nous verse à boire !

Dites donc, les élégants,  
Les faux démocrates,  
Qui mettez parfois des gants,  
Toujours des cravates,  
Avocats bavards et mous,  
Auteurs hypocrites,  
Vous qui travaillez pour nous,  
C'est vous qui le dites,  
Aux étrangers vous irez  
Apprendre l'histoire.  
Nous sommes les altérés ;  
Qu'on nous verse à boire !

Nous nous mangerons un peu,  
Pour plaire à nos femmes.  
Il faut, par un certain jeu,  
Remplacer les drames.  
Le gouvernement, à part,  
De nous et des nôtres,  
Finira peut-être par  
Ressembler à d'autres.  
Des poètes décorés  
Diront notre gloire.  
Nous sommes des altérés;  
Qu'on nous verse à boire!



---

## LA VIEILLE NOURRICE.

---

Si ma vieille nourrice existe ,  
Je veux qu'on la fasse venir.  
En écoutant sa chanson triste,  
Je me sentirai rajeunir.  
Si ma vieille nourrice existe ,  
Je veux qu'on la fasse venir.

Je l'avais longtemps oubliée ,  
Mais je me la rappelle bien ,  
Comme une étoffe dépliée  
Reprend son pli le plus ancien  
Je l'avais longtemps oubliée ,  
Mais je me la rappelle bien.

Qu'elle me raconte une histoire ,  
Une histoire du temps passé.  
L'homme, qui commence par croire,  
Finit comme il a commencé.  
Qu'elle me raconte une histoire ,  
Une histoire du temps passé.

Le fleuve regrette a source ,  
Le vieillard remonte à l'enfant.

Pour les autres points de la course,  
On les dédaigne en arrivant.  
Le fleuve regrette la source,  
Le vieillard remonte à l'enfant.

---

•

## LES DROLES.

---

Il s'est abattu sur Paris  
Un troupeau de gens mal appris  
Qui donnent le ton et la mode.  
Voici le fond de leur méthode :  
Il faut être drôle à tout prix.  
Or, ils sont bien faits pour leurs rôles :  
    Ils sont drôles,  
    Tout à fait drôles,  
    Ce qui s'appelle drôles.

Dans la presse ils ont un succès  
Qui leur a valu des procès.  
N'ayant ni raison ni grammaire,  
Ils ont en mépris la chimère  
Du bon sens et du bon français.  
Ces farceurs ont conquis les Gaules.  
    Ils sont drôles,  
    Tout à fait drôles,  
    Ce qui s'appelle drôles.

Au théâtre et dans les cafés,  
Leurs chefs-d'œuvre sont tarifés :

Cela s'appelle des cascades ;  
 Une s de moins ferait cacades...  
 Et les badauds ébouriffés  
 Disent en haussant les épaules :  
     « Ils sont drôles ,  
     Tout à fait drôles ,  
 Ce qui s'appelle drôles. »

De leurs sottises quand on rit,  
 Ils pensent avoir de l'esprit.  
 Mais leur allégresse est complète  
 Si l'on s'écrie : « Oh ! que c'est bête ! »  
 C'est pensé comme c'est écrit ;  
 Des mains ils touchent les deux pôles.  
     Ils sont drôles ,  
     Tout à fait drôles .  
 Ce qui s'appelle drôles.

Les étrangers sont tout surpris ,  
 Eux qui croyaient avoir appris  
 Notre langue et nos habitudes ,  
 De voir qu'il manque à leurs études  
 La langue verte de Paris  
 Et l'argot coloré des geôles.  
     Ils sont drôles ,  
     Tout à fait drôles ,  
 Ce qui s'appelle drôles.

Au temps jadis , je me souviens  
 Que nous étions des citoyens.

Rome et Paris, après Athènes,  
Furent des cités souveraines.

C'est le tour des Béotiens.

Galatée a fui sous les saules.

    Ils sont drôles,

    Tout à fait drôles,

    Ce qui s'appelle drôles.

Ce qui n'est pas drôle du tout,

C'est que le public y prend goût...

Nous avons des tailleurs pour dames;

Des corsetiers corsent nos femmes,

Le burlesque règne partout.

Nous n'avons pas assez de gaules

    Pour ces drôles,

    Tout à fait drôles,

    Qu'on appelle des drôles.

---

## GÉNÉRAL ET SOLDATS.

---

Mon général, vos frères, vos amis  
Vous ont poussé par delà votre route.  
Pour les flatter, vous leur avez promis  
Plus que vous ne tiendrez sans doute.  
— Je le crois bien, répond le général ;  
J'ai dû subir leur note impérative.  
Ils ont reçu mon serment intégral :  
Je suis leur chef, il faut que je les suive.

Mon général, vos gens parlent toujours.  
De l'un à l'autre ils se passent la foudre.  
On trouverait au fond de leurs discours  
Moins de grammaire que de poudre.  
— Je le sais bien, répond le général ;  
Mais je ne puis, si leur langue est rétive,  
Leur imposer un examen oral :  
Je les gouverne, il faut que je les suive.

Mon général, ne vous semble-t-il pas  
Que vous seriez un chef d'orchestre en titre,

Dont chaque artiste attendrait le trépas  
Pour prendre la place au pupitre?  
— C'est assez vrai, répond le général;  
Je tiens l'archet, mais, avant que j'arrive,  
Tous mes chanteurs entonnent leur choral :  
Je les dirige, il faut que je les suive.

Mon général, allez-vous nous trahir?  
Tous vos soldats courent aux barricades.  
Un médecin doit se faire obéir,  
Non commander par ses malades.  
— C'est juste, mais, répond le général,  
On m'enverrait bientôt à la dérive,  
Si je prenais votre ton doctoral :  
Je les commande, il faut que je les suive.

Mon général, vous brillez aujourd'hui ;  
Mais comptez-vous pour rien l'ingratitude?  
Après demain, quand votre astre aura lui,  
Vous tomberez en solitude.  
— Je le crains bien, répond le général,  
Car je ne suis ni sultan, ni khédive.  
Tous ces gens-là perdent le sens moral :  
Je les redoute, il faut que je les suive.

Mon général, vous êtes un poltron ;  
Vous vous placez du côté de l'orage.  
Lorsque descend le Hun ou le Huron,  
La résistance est le courage.

— Que voulez-vous ! répond le général,  
Depuis vingt ans j'étais sur le qui-vive.  
Quand on est brave, on reste caporal :  
Je suis leur chef, il faut que je les suive.



## L'INFAILLIBLE.

Je vais, l'autre soir, dans le plus grand monde.  
Je tombe au milieu d'un grave entretien ;  
On se chuchottait des mots à la ronde.  
Moi, je les écoute, et n'y comprends rien.

« Il est infailible,  
Disait-on tout bas ;  
C'est chose impossible  
Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, qui? Ce n'est pas un homme :  
Le plus orgueilleux n'a pas tant d'orgueil.  
Je cherchais en vain, de Paris à Rome,  
Sur quel infailible arrêter mon œil.

« Il est infailible,  
Disait-on tout bas ;  
C'est chose impossible  
Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi? Peut-être un remède,  
Sulfure ou sulfate, un baume, un vaccin?  
Pour le deviner, j'appelle à mon aide  
Un de mes amis, docteur médecin :

« Il est infallible,  
 Me dit-il tout bas;  
 C'est chose impossible  
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi? Le gain d'une cause?  
 Je cherche, parmi les récents procès,  
 Et je prends le bras de maître Lachose,  
 Un des beaux diseurs du barreau français :

« Il est infallible,  
 Me dit-il tout bas;  
 C'est chose impossible  
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi? Quelque grand principe?  
 Un engin de guerre? un nouvel agent?  
 J'avise un savant, monsieur Latulipe,  
 Et je veux m'instruire en l'interrogeant :

« Il est infallible,  
 Me dit-il tout bas;  
 C'est chose impossible  
 Qu'il ne le soit pas. »

— Infaillible, quoi? Certaine personne,  
 Qui me fit jadis des yeux assez doux,  
 Me tend une main; je la questionne.

« Quel est ce mystère, et qu'en pensez-vous?  
 — Il est infallible,  
 Dit-elle tout bas;

C'est chose impossible  
Qu'il ne le soit pas. »

A la fin, j'ai su ce qu'on voulait dire :  
On parlait d'Arthur, un vieux impotent  
Qui veut épouser la jeune Palmyre.

Par allusion au sort qui l'attend,

« Il est infaillible,  
Disait-on tout bas ;  
C'est chose impossible  
Qu'il ne le soit pas. »

---

## UN Foudre D'ÉLOQUENCE.

---

Jamais de réflexion,  
Jamais d'hésitation;  
Il parle tout comme il pense.  
Il pense comme il écrit.  
Dieu! s'il avait de l'esprit!...  
C'est un foudre d'éloquence.

Il parle de liberté,  
Il parle d'égalité  
Comme pas un autre en France.  
Quand il dit : Fraternité!  
L'univers est agité :  
C'est un foudre d'éloquence.

Il parle de tout, sur tout;  
Il a même quelque goût  
Pour les mots de fine essence;  
Mais quand il parle tout bas,  
On l'entend à cinq cents pas :  
C'est un foudre d'éloquence.

Chez cet homme universel,  
Le gros poivre et le gros sel

Ne sont jamais en vacance.  
N'ayez peur que ses amis  
Se soient jamais endormis :  
C'est un foudre d'éloquence.

C'est un colosse, un géant ;  
Il a du grand Océan  
L'étendue et l'abondance.  
Il doit même en avoir plus,  
Puisqu'il n'a pas de reflux.  
C'est un foudre d'éloquence.

Les orateurs d'autrefois  
D'abord avaient moins de voix,  
Puis prenaient un jour d'avance  
Pour préparer leurs discours.  
Il improvise toujours :  
C'est un foudre d'éloquence.

Il est plus fort et plus beau  
Que Danton et Mirabeau,  
Avec cette différence  
Que, pour les transfigurer,  
Il tonne avant d'éclairer :  
C'est un foudre d'éloquence.

Les hommes, les animaux,  
La terre et les végétaux  
Ont leur temps de somnolence.  
Pour lui, l'hiver et l'été

Ont même fécondité :  
C'est un foudre d'éloquence.

Par exemple, n'allez pas  
Mesurer à vos compas  
Cette énorme intelligence.  
C'est un fiacre à deux ressorts,  
Comme Budaille et consorts,  
Que ce foudre d'éloquence.

## SOULOUQUE.

Vous souvient-il du vieux Soulouque,  
 Nègre venu, nègre parti?  
 Son portrait peint par Édouard Fouque  
 Couvrait tous les murs d'Haïti.  
 Il portait des plumets énormes  
 Sur de fantastiques chapeaux.  
 Il aimait trop les uniformes,  
 Les crachats et les oripeaux.

On lui disait : Sire, on vous aime,  
 L'univers a les yeux sur vous;  
 Toussaint Louverture lui-même  
 Vous arrive à peine aux genoux.  
 Vous avez de plus belles formes  
 Que le gouverneur de Cuba.  
 Il aimait trop les uniformes,  
 Les compliments et le tabac.

Il voulait, cet homme héroïque,  
 Que partout son nom fût cité;  
 C'est surtout sur la Jamaïque  
 Qu'il tenait son œil arrêté.

x Pour les éditions de l'Albatros

Car tous ses goûts étaient conformes  
A ses appétits fastueux.  
Il aimait trop les uniformes,  
Le rhum et les spiritueux.

Les nobles dames de l'empire,  
Éprises de sa gravité,  
Aiguisaient leur plus fin sourire  
Contre sa noire majesté,  
Elles cambraient leurs pieds difformes  
Et blanchissaient leur teint de jais.  
Il aimait trop les uniformes  
Et les femmes de ses sujets.

Nous avons vu plus d'un monarque  
Qui ressemblait à celui-là.  
Quels que soient le titre et la marque,  
Tous les gouvernants en sont là.  
Ils demanderont des réformes;  
Et puis, lorsque leur jour luira,  
Ils aimeront les uniformes,  
L'or, le pouvoir, et cætera.



## L'OCÉAN.

L'Océan! rien que cela!  
Ma voix tremblante  
Veut s'élever, et voilà  
Que je le chante.  
J'ai, sur un petit vaisseau,  
Fait le voyage.  
Ah! que l'Océan est beau...  
Vu du rivage!

Ainsi qu'en un clair miroir  
La blanche lame  
Me faisait apercevoir  
Des seins de femme...  
Nous étions bercés un peu  
Par le tangage.  
Ah! que l'Océan est bleu...  
Vu du rivage!

L'âpre parfum de la mer  
N'est pas sans charme;  
Mais le sel est bien amer  
Dans une larme.

Puis on reçoit du charbon  
En plein visage.  
Ah! que l'Océan est bon...  
Vu du rivage!

Il se mit à moutonner...  
Mot dérisoire!  
Moutons, pourquoi vous donner  
L'âme si noire?  
Moi qui suis si distingué!  
Dieu, quel ravage!  
Ah! que l'Océan est gai...  
Vu du rivage!

Je demande sans discours  
Qu'on me ramène.  
Mais ces marins ont toujours  
L'âme inhumaine.  
Je criais à deux genoux  
A l'équipage :  
Ah! que l'Océan est doux...  
Vu du rivage!

Pourtant il s'est attendri :  
Enfin j'arrive,  
Et j'aborde, un peu maigri,  
La même rive.  
Je m'assieds sous un ormeau  
Pour dire en sage :  
Ah! que l'Océan est beau...  
Vu du rivage!

## LES AVOCATS.

Dans tous vos ministères

Civils ou militaires,

Faut-il un financier,

Faut-il un finassier?

Voulez-vous un légiste

Ou bien un stratéliste?

Ils font tous les états;

Choisissez dans le tas.

Les avocats gagnent toutes les causes;

Les avocats sont bons à toutes choses.

Les avocats

Sont bons dans tous les cas.

En voulez-vous la preuve?

Ils défendent la veuve

Et l'orphelin *idem*

Et le tuteur *item*.

Ils vengent les victimes,

Font châtier les crimes,

Et gardent pour amis

Ceux qui les ont commis.

Les avocats, etc.

Ils s'appellent confrères,  
 Les intérêts contraires,  
 Entre leurs mains remis,  
 Cessent d'être ennemis.  
 La plus vive satire  
 N'a jamais osé dire  
 Qu'avocat importun  
 Ait médité de quelqu'un.

Les avocats, etc.

Ils sont tout miel et sucre,  
 Aucun amour du lucre,  
 Aucun besoin grossier  
 N'entre dans leur dossier.  
 D'entre eux le plus inique  
 A pour étude unique  
 D'être le *vir probus*  
*Dicendi peritus.*

Les avocats, etc.

A plaider pour et contre,  
 Leur mérite se montre.  
 Ils sont donc obligés  
 D'être en double agrégés.  
 Mais cette clarté double  
 N'offre rien qui les trouble,  
 Car leur premier devoir  
 Consiste à tout savoir.

Les avocats, etc.

Mais c'est en politique  
Que brille leur tactique :  
Ils trouvent tout affreux  
Qui n'est pas fait par eux.  
S'ils étaient à Florence,  
Tout marcherait en France  
Je ne sais pas comment,  
Mais, bien sûr, autrement.  
Les avocats, etc.

A moins qu'il ne s'agisse  
De faire un sacrifice  
A madame Raison  
Pour la péroraison,  
De mettre modestie  
Dans une repartie,  
De parler avec goût,  
Ou parler... pas du tout...  
Les avocats gagnent toutes les causes ;  
Les avocats sont bons à toutes choses.  
Les avocats  
Sont bons dans tous les cas.

---

## LES AVENTURES DE MORFONDU.

---

Quelle existence accidentée ,  
    Mouvementée ,  
    Agrémentée ,  
Fut celle de ce compagnon ,  
Époux d'une femme charmante ,  
    Mais trop aimante ,  
    Qui le tourmente  
A force d'illustrer son nom !

En a-t-il eu des aventures  
De plusieurs et plusieurs natures ,  
Cet intrigant de Morfondu !  
En a-t-il eu des aventures...  
Par sa femme , bien entendu ,

Il eut cette bonne fortune  
    De trouver une  
    Puissante brune  
Qui ne pouvait pas le souffrir.  
Mais il répandit en dentelles ,  
    En bagatelles ,  
    Des sommes telles  
Qu'il finit par la conquérir.

En a-t-il eu des aventures!  
En a-t-il payé des factures,  
Ce scélérat de Morfondu!  
En a-t-il eu des aventures...  
Par sa femme, bien entendu!

Six mois après son mariage,  
L'oiseau volage  
Fit un voyage  
Vers les pays cochinchinois,  
Puis elle revint bien contente,  
Et mieux portante,  
De chez sa tante  
Avec un bébé de trois mois.

En a-t-il eu des aventures,  
En a-t-il fait des conjectures,  
Ce sacripant de Morfondu!  
En a-t-il eu des aventures...  
Par sa femme, bien entendu.

Depuis sa première tournée,  
La pardonnée  
Prend, chaque année,  
Un train de plaisir illégal;  
Et Morfondu poursuit fidèle,  
A tire-d'aile,  
Son hirondelle  
Qu'il rapporte au nid conjugal:

En a-t-il eu des aventures !  
En a-t-il usé des voitures ,  
Ce vagabond de Morfondu !  
En a-t-il eu des aventures...  
Par sa femme , bien entendu.

Je ne saurais jamais tout dire ;  
Il doit suffire ,  
Si l'on veut rire ,  
D'écouter ce récit. Un jour...  
Non , je suis trop ému , je n'ose  
Dire la chose ,  
Mais on suppose  
Que c'est l'amour , l'amour , l'amour !

En a-t-il eu des aventures !  
En a-t-il pris des courbatures ,  
Ce garnement de Morfondu !  
En a-t-il eu des aventures...  
Par sa femme , bien entendu.

L'ardeur de ce vaste incendie  
S'est attiédie ,  
Puis refroidie ;  
Femme et flamme doivent passer.  
Pour Morfondu , toujours il l'aime ,  
Toujours le même ,  
Toujours extrême ,  
Toujours prêt à recommencer.



En a-t-il eu des aventures !  
En a-t-il planté des boutures ,  
Ce polisson de Morföndu !  
En a-t-il eu des aventures...  
Par sa femme , bien entendu.

---

## LA MÉNAGERIE PARISIENNE.

---

La maison a beaucoup d'étages,  
Chaque étage a ses habitants,  
Tous sérieux, tous importants,  
Tous se croyant des personnages.  
Bêtes en haut, bêtes en bas.  
Où diable ne sont-elles pas?

La sottise est dans la boutique,  
L'ambition loge au premier,  
La convoitise est au grenier,  
Et partout l'esprit politique.  
Bêtes en haut, bêtes en bas.  
Où diable ne sont-elles pas?

C'est toute une ménagerie ;  
Trépignements, miaulements,  
Mugissements, rugissements,  
Plus on a de voix, plus on crie.  
Bêtes en haut, bêtes en bas.  
Où diable ne sont-elles pas?

Tous avocats, tribuns, apôtres,  
Ils veulent, rangés par tribus,

Chez eux détruire les abus,  
Mais en commençant par les autres.  
Bêtes en haut, bêtes en bas.  
Où diable ne sont-elles pas?

Ils nomment des chefs qui les bernent  
Pour les diriger un seul jour,  
Et puis ils veulent à leur tour  
Gouverner ceux qui les gouvernent.  
Bêtes en haut, bêtes en bas.  
Où diable ne sont-elles pas?

Sans une foi qui les soutienne,  
Ils vivent là tous entassés,  
Se livrant aux travaux forcés  
De la prison parisienne.  
Bêtes en haut, bêtes en bas.  
Où diable ne sont-elles pas?

De raisonnable dans ce bague,  
Je n'en ai jamais connu qu'un.  
Il s'appelait le Sens commun,  
Il est parti pour la campagne.  
Bêtes en haut, bêtes en bas.  
Où diable ne sont-elles pas?

## LES PAONS.

Un paon vivait à la campagne  
Avec la paonne sa compagne.  
Ils étaient vraiment fort heureux,  
Tous les deux.  
« Je n'ai pas, dit le téméraire.  
Un confrère!  
Je suis le seul paon,  
Le vrai paon,  
Le grand Pan,  
Le dieu Pan.  
Je suis le seul paon. »

Son maître acquit par héritage  
Un autre paon du voisinage.  
Il fallut, sinon déloger,  
Partager.  
« Peste soit, dit-il, du collègue  
Qu'on nous lègue!  
Nous sommes deux paous,  
Deux vrais paons,  
Deux grands Pans,  
Deux dieux Pans.  
Nous sommes deux paous! »

Passa, pour le jour de la fête,  
 Un régiment, tambours en tête,  
 En tête, le tambour major

Cousu d'or.

« Allons, c'est encore un convive  
 Qui m'arrive!

Nous sommes trois paons,  
 Trois vrais paons,  
 Trois grands Pans,  
 Trois dieux Pans.

Nous sommés trois paons! »

Le clergé, la paroisse entière,  
 Portaient un mort au cimetière.  
 Suisse et bedeau prenaient tout fiers

Leurs grands airs.

« Encore, dit-il, ces deux autres  
 Qui sont nôtres!

Nous sommes cinq paons,  
 Cinq vrais paons,  
 Cinq grands Pans,  
 Cinq dieux Pans.

Nous sommes cinq paons! »

Son maître, ayant fait sa fortune,  
 Fut fait maire de sa commune.

Il marchait, écharpe en avant,  
 Nez au vent.

« Allons, voilà notre famille  
 Qui fourmille.

Nous sommes six paons ,  
Six vrais paons ,  
Six grands Pans ,  
Six dieux Pans.  
Nous sommes six paons ! »

Il fit un voyage à la ville ;  
C'est là qu'il admira la file  
Des paons de tous les numéros ,  
Grands ou gros.  
« Je le vois , ceux qui se ressemblent  
Se rassemblent.  
Nous sommes tous paons ,  
Tous vrais paons ,  
Tous grands Pans ,  
Tous dieux Pans.  
Nous sommes tous paons ! »

## ESPRIT ÉTROIT.

Je sais qu'un humanitaire  
Est citoyen de la terre,  
Qu'il estime également  
Le Français et l'Allemand,  
Qu'il prétend que la patrie  
N'est plus qu'une théorie.  
Je vois juste et marche droit;  
Mais j'ai l'esprit fort étroit.

Je soutiens que la patrie  
N'est pas une théorie,  
Que nous entendons sa voix,  
Que dans ce pays de choix  
Il est même une contrée  
A toute autre préférée.  
Je vois juste et marche droit;  
Mais j'ai l'esprit fort étroit.

Je crois que dans la contrée  
A toute autre préférée  
Est un lieu, ville ou hameau,  
Chaumière, tombe ou berceau,

Qui tient toute notre vie  
Dans son enceinte asservie,  
Je vois juste et marche droit;  
Mais j'ai l'esprit fort étroit.

Ce lieu qui tient notre vie  
Si doucement asservie,  
Vous le voyez de travers,  
Citoyens de l'univers,  
Car, hormis vous, je soupçonne  
Qu'au fond vous n'aimez personne.  
Je vois juste et marche droit;  
Mais j'ai l'esprit fort étroit.



## LA GRANDE BLESSÉE.

Un soir d'hiver, à l'ambulance,  
On apporte un soldat blessé.  
Rien ne trahit sa défaillance :  
Il a le bras droit fracassé.

C'est un vaillant, un volontaire ;  
Des premiers il était debout,  
Pour défendre son bien, sa terre,  
Pour venger son honneur surtout.

On examine la blessure,  
Et les médecins rassurés  
Disent : « La guérison est sûre ;  
Laissez-vous faire, et respirez.

— Oh! je vous comprends à merveille,  
Répond-il, on dort, n'est-ce pas?  
On dort, et, quand on se réveille,  
On vit, mais on n'a plus qu'un bras.

» Perdre la main qui tient l'épée  
Ou qui soulève le fardeau,

• Qui conduit la plume trempée  
Ou qui dirige le pinceau ,

» Jamais ! je défends qu'on y touche !  
Je sais souffrir, c'est mon métier ;  
C'est le dernier mot de ma bouche :  
Je veux mourir ou vivre entier ! »

Va, nous comprenons ta pensée ;  
Comme toi nous saurons souffrir !  
La France est la grande blessée  
Qui veut vivre entière ou mourir.

✱

---

## LA BOUCHE ET L'OREILLE.

---

La bouche disait à l'oreille :  
« Tout vous caresse et vous sourit.  
Vous êtes l'aurore vermeille. »  
Et l'oreille s'ouvrit.

La bouche disait à l'oreille :  
« Et patati et patata,  
Vous n'avez pas votre pareille. »  
Et l'oreille écouta.

La bouche disait à l'oreille :  
« Tout l'univers vous applaudit  
Comme la huitième merveille. »  
Et l'oreille entendit.

La bouche disait à l'oreille :  
« Pour vous le charme de l'esprit  
Et le miel choisi de l'abeille. »  
Et l'oreille comprit.

La bouche disait à l'oreille :  
« J'ai guidé Socrate et Numa :  
Voulez-vous que je vous conseille? »  
L'oreille se ferma.

---

## LE FIL ET L'AIGUILLE.

---

Un jour, dans sa pauvre mansarde,  
Berthe songeait  
Sans doute à quelque vain projet.  
Berthe a vingt ans, prenez-y garde...  
Beaucoup songer,  
C'est grand danger.

Il semblait à la jeune fille,  
Tout en cousant,  
Que deux voix, tour à tour causant,  
Sortaient du fil et de l'aiguille.  
Beaucoup songer,  
C'est grand danger.

L'aiguille parlait la première :  
« Je vais courant,  
Je suis le soldat conquérant,  
Qui sans trêve étend sa frontière... »  
Beaucoup songer,  
C'est grand danger.

« Moi, je suis le colon modeste ,  
Répond le fil ;  
Nous sommes le fleuve du Nil :  
Le torrent fuit, le limon reste. »  
Beaucoup songer,  
C'est grand danger.

« Moi, je ne connais que l'épée.  
Je vous conduis  
Vers la terre aux riches produits,  
Qui doit par vous être occupée. »  
Beaucoup songer,  
C'est grand danger.

« Où vous brillez, moi je me cache ;  
Je suis vos lois ;  
Mais, semblable au lierre des bois,  
Je vis et meurs où je m'attache. »  
Beaucoup songer,  
C'est grand danger.

Mais le dialogue mystique  
Avait cessé.  
Berthe songe à son fiancé,  
Soldat sur la terre d'Afrique.  
Beaucoup songer,  
C'est grand danger.

---

## LA GARONNE.

---

Si la Garonne avait voulu ,  
    Lanturlu !  
Quand elle sortit de sa source ,  
Diriger autrement sa course ,  
Et vers le Midi s'épancher ,  
Qui donc eût pu l'en empêcher ?  
Tranchant vallon , plaine et montagne ,  
Si la Garonne avait voulu ,  
    Lanturlu !  
Elle allait arroser l'Espagne .

Si la Garonne avait voulu ,  
    Lanturlu !  
Pousser au Nord sa marche errante ,  
Elle aurait coupé la Charente ,  
Coupé la Loire aux bords fleuris ,  
Coupé la Seine dans Paris ,  
Et moitié verte , moitié blanche ,  
Si la Garonne avait voulu ,  
    Lanturlu !  
Elle se jetait dans la Manche .

Si la Garonne avait voulu ,  
    Lanturlu !

Elle aurait pu boire la Saône,  
Boire le Rhin après le Rhône,  
De là, se dirigeant vers l'Est,  
Absorber le Danube à Pesth,  
Et puis, ivre à force de boire,  
Si la Garonne avait voulu.

Lanturlu!

Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Elle aurait pu dans sa furie  
Pénétrer jusqu'en Sibérie,  
Passer l'Oural et le Volga,  
Traverser tout le Kamsehatka,  
Et, d'Atlas déchargeant l'épaule,  
Si la Garonne avait voulu,

Lanturlu!

Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu,

Lanturlu!

Humilier les autres fleuves.  
Seulement, pour faire ses preuves,  
Elle arrondit son petit lot :  
Ayant pris le Tarn et le Lot,  
Elle confisqua la Dordogne.

La Garonne n'a pas voulu,

Lanturlu!

Quitter le pays de Gascogne.

---

## LA COMPAGNE.

---

Voyageuse éternelle,  
Qui partout suis mes pas,  
Mais que je ne vois pas,  
Est-tu belle ?

— Je suis belle.

— Tu viens toutes les nuits,  
Obscure comme un rêve ;  
Mais quand le jour se lève,  
Tu t'enfuis.

— Je m'enfuis.

— Toujours ce voile sombre  
Sur tes yeux attristés,  
Toujours à mes côtés  
Comme une ombre.

— Comme une ombre.

— Tu fuis comme l'espoir,  
Tu viens comme l'envie.

Passerai-je ma vie  
Sans te voir ?

— Sans me voir.



— Ta parole me touche ;  
Mais toujours tu redis  
Les derniers mots sortis  
De ma bouche.  
— De ta bouche.  
— Si tu veux mon amour,  
Encore, encore une heure !  
Après de moi demeure  
Jusqu'au jour !  
— Jusqu'au jour.

— Bientôt viendra l'aurore.  
Pour une seule fois,  
Sois sensible à la voix  
Qui t'implore.  
— Qui m'implore.  
— Enfin je touche au port ;  
La nuit longue s'achève ;  
Ton voile se soulève...  
Ciel ! la mort !  
— Oui, la mort.

---

## JE L'AI REVUE !

---

Je l'ai revue !

Ainsi, parfois, le voyageur  
S'en va fouler, libre et songeur,

L'herbe touffue ;

Soudain, il s'arrête effrayé :

Une vipère est sous son pié !

Je l'ai revue !

Je l'ai revue !

J'ai senti mes tempes tinter ;

J'ai cru que j'allais m'arrêter,

- La tête nue.

Mais non ; j'ai suivi mon chemin,

Sans lui dire adieu de la main.

Je l'ai revue.

Je l'ai revue !

Mon regard a bravé l'éclair,

Je suis sorti tranquille et fier

De l'avenue.

Et je mesure avec effroi

L'empire que j'ai pris sur moi.

Je l'ai revue.

Je l'ai revue!

Un an seulement est passé,

Et sur son front il a laissé

Sa griffe aiguë.

Comment ai-je pu le savoir?

Qui me l'a dit? C'était le soir.

Je l'ai revue.

Je l'ai revue!

J'ai brûlé mes dieux d'autrefois;

J'ai vu que vous étiez de bois,

O ma statue!

Et, lorsque s'éteint le brasier,

Un peu de cendre est au foyer...

Je l'ai revue.

---

## L'HOTESSE ROMAINE.

---

« Mina, mon hôtesse romaine,  
Je pars, je suis sans feu ni lieu.  
La grande route est mon domaine;  
Je vous fais mon dernier adieu. »

« Au revoir, me répondit-elle,  
On peut quitter des êtres adorés,  
Mais jamais la ville éternelle!  
Vous reviendrez, monsieur, vous reviendrez! »

« — Non, mon enfant, la fantaisie  
Est seule à diriger mes pas.  
Je vais en Afrique, en Asie;  
Je pars et ne reviens pas. »  
Alors elle me fit la moue,  
Et, me tenant dans ses deux bras serrés,  
Elle me baisa sur la joue :

« Vous reviendrez, ami, vous reviendrez! »

« — Non, mon enfant, la terre est ronde,  
Et sans cesse j'en fais le tour...  
J'ai trop aimé dans ce bas monde  
Pour penser encore à l'amour.

Voyez, je résiste à vos charmes ;  
Votre baiser ne m'a pas retenu. »  
Dans ses deux yeux je vis deux larmes ,  
Et je partis... mais je suis revenu.

---

**RONDE ENFANTINE DES NOMS.**

---

Celle qui réussit à plaire ,

C'est Claire !

Quel est de tous le plus madré ?

André !

Celle qui tombe de son âne ,

C'est Jeanne !

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui met la main dans la soupière ?

C'est Pierre !

Qui n'a pas pris Sébastopol ?

C'est Paul !

Qui chante comme un rouge-gorge ?

C'est George !

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui sait compter jusqu'à deux mille ?

Émile !

Qui se trompe sur le futur ?

Arthur !

Qui va du grenier à la cave?

Gustave !

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui veut toujours qu'on la marie?

Marie !

Qui pour ministre prend Séjan?

C'est Jean !

Qui tout apprend et tout oublie?

Julie ?

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui connaît sa géographie?

Sophie !

Qui se conduit comme un butor?

Victor !

Qui fait demande sans réponse?

Alphonse !

Et tous , et tous ils tourneront

En rond !

Qui deviendra gros comme un moine?

Antoine !

Qui sera maigre comme un clou?

Maelou !

Qui sait trouver les œufs de Pâques?

C'est Jacques !

Et tous, et tous ils tourneront  
En rond !

Qui trouve le travail injuste ?  
Auguste !

Qui ressemble au caméléon ?  
Léon !

Qui ne songe qu'à sa toilette ?  
Toinette !

Et tous, et tous ils tourneront  
En rond !

Quelle sera la plus fidèle ?  
Adèle !

Et qui sera le plus aimant ?  
Amand !

Qui boit le vin de sa voisine ?  
Rosine !

Et tous, et tous ils tourneront  
En rond !

Qui prend voyelle pour consonne ?  
Personne !

Quels sont les plus sages de nous ?  
Nous tous !

Qui m'apprend le mieux la grammaire ?  
Ma mère !

Et tous, et tous ils tourneront  
En rond !



## L'ABANDONNÉE.

Ainsi tu vas partir,  
Malgré mes larmes ;  
Contre ton repentir,  
Je suis sans armes.  
Tu me l'as demandé,  
Cet amer sacrifice ;  
Je t'ai tout accordé ;  
Que ton vœu s'accomplisse,  
Va donc, épouse-la !  
Elle est riche sans doute.  
Moi, je resterai là  
Aux ronces de la route,  
Je l'ai juré.  
Sans détour, sans blasphème,  
Je t'oublierai,  
Par l'oubli de moi-même.  
Je l'ai juré,  
Je t'oublierai...  
Je t'aime !

Ainsi ces courts moments...  
Vaines faiblesses !

Ainsi tes longs serments...

Folles promesses!

Va porter ma douleur

Aux pieds de cette femme;

Livre-lui mon honneur,

Ton nom que je réclame.

Dis-lui la vérité :

Que tu n'as aimé qu'elle!

Flatte sa vanité :

Dis-lui que j'étais belle!

Cours en chantant

Vers sa chaste demeure.

Elle t'attend,

Inquiète de l'heure...

Pars en chantant;

Elle t'attend...

Je pleure!

Ainsi, tu l'espérais,

Que, résignée,

Ici tu laisserais

L'abandonnée!

Non, tu la connais peu,

La femme qui t'implore;

Tu n'as pas mon adieu;

Je t'appartiens encore!

Tu traînes après toi

Le cœur de ta victime;

Je serai ton effroi,

Ton remords et ton crime!

Tu me verras  
Dans les yeux de ta femme ;  
Tu m'entendras  
Dans le cri de ton âme...  
Tu me verras!...  
Tu m'entendras!...  
Infâme!

LA TOURANGELLE.

---

Si manquait l'azur aux cieux ,  
Le trouveriez dans les yeux  
De ma belle  
Tourangelle.

Si prenez ses yeux profonds ,  
Resteront ses cheveux blonds.  
O ma belle  
Tourangelle !

Si prenez ses cheveux d'or,  
Resteront ses traits encor.  
O ma belle  
Tourangelle !

Si prenez encor ses traits ,  
Restera son teint si frais.  
O ma belle  
Tourangelle !

Si prenez cette fraîcheur,  
Restera sa bouche en fleur.

O ma belle  
Tourangelle!

Si prenez sa bouche, alors  
Restera son charmant corps.

O ma belle  
Tourangelle!

Si prenez son corps charmant,  
Restera son cœur aimant.

O ma belle  
Tourangelle!

Si prenez son cœur, eh! bien  
Restera toujours le mien

A ma belle  
Tourangelle!

Si manquait l'azur aux cieux,  
Le trouveriez dans ses yeux;  
Si preniez ses yeux profonds,  
Resteraient ses cheveux blonds;  
Si preniez ses cheveux d'or,  
Resteraient ses traits encor;  
Si preniez encor ses traits,  
Resterait son teint si frais;  
Si preniez cette fraîcheur,  
Resterait sa bouche en fleur;  
Si preniez sa bouche alors  
Resterait son charmant corps;

Si preniez son corps charmant,  
Resterait son cœur aimant;  
Si preniez son cœur, eh bien,  
Resterait toujours le mien  
A ma belle  
Tourangelle!

---

## LES RUINES DE PARIS.

---

Un jour, dans deux mille ans peut-être ,  
Parmi la ronce et les débris ,  
A peine on pourra reconnaître  
La place où s'élevait Paris.

Alors, des hauteurs de Montmartre ,  
L'œil curieux voudra saisir  
Les plis de cette immense dardre  
Qui fut le séjour du plaisir.

Les professeurs, les antiquaires,  
Diront aux futurs écoliers :  
« Voyez combien étaient précaires  
Les gloires de vos devanciers!

» Ces marais, refuge des râles,  
Étaient des îles autrefois,  
Où se dressaient les cathédrales  
Et le palais des premiers rois.

» Ces berges que la mousse couvre  
Et qui s'effondrent sous les eaux ,

C'étaient l'Institut et le Louvre  
Ensevelis sous les roseaux.

» Ces dunes pauvrement boisées,  
C'est la Sorbonne et l'Odéon,  
Ces landes, les Champs-Élysées,  
Ces broussailles, le Panthéon.

» Plus loin de maigres pâturages  
Se prolongent aux alentours,  
Où dorment les buffles sauvages  
Accroupis sur les vieux faubourgs.

» Au milieu de l'amphithéâtre,  
La Cité du luxe et des arts  
Ne laisse qu'un sable grisâtre,  
Des vipères et des lézards.

» Là fut la place favorite  
Où le monde vint se presser.  
Sol épuisé, terre maudite,  
Rien n'y pourra jamais pousser. »

Mais que dis-je? et quel mauvais rêve  
Vient nous troubler quand nous buvons?  
La nuit a fui, le jour se lève :  
Paris existe, et nous vivons!



## TABLE.

---

Le Soldat de Marsala.....	1
Au Château.....	4
La Greffe.....	7
Les Amours de Berthe.....	10
Ce jeune homme.....	13
Châle et bonnet.....	16
A mon pays (1868).....	19
Les Deux Madeleines.....	22
Le Château du fou.....	25
Le Boute-en-train.....	28
Double rencontre.....	31
Parisien et Provincial.....	34
Jalousie.....	39
Le Bon Oncle.....	41
Le Boulanger de Gonesse.....	43
Sarah la Grise.....	47
Le Tour du monde.....	50
Le Mur.....	52
Le Petit Roi.....	54
Au bois de Boulogne.....	58
L'Osmanomanie. ( <i>Hausmann</i> ).....	61
Les Nouveaux Boulevards... ( <i>Hausmann</i> )..	63
Le Cœur-Volant.....	65
Le Vœu de Rochefort (1869). .....	67

L'Aïeule.....	70
Pax Domini (1868).....	73
Adieu.....	76
Le Roi de la fête... <i>! Enj, cause : gâteau des rois</i>	79
Le Cousin Charles.....	82
Ronde des crevés.....	85
Double zéro (1869).....	89
Le Peintre des rois.....	93
Profession de foi pouvant servir à plus d'un candidat (1869).....	95
La Branche mère.....	98
Le Bourgeois de Bohême.....	100
Devoir c'est avoir (Préceptes d'un financier).....	103
Un Été.....	106
Le Vin du Rhin.....	110
Dame Sottise.....	113
Le Veau.....	117
L'Anniversaire de l'ouvrier.....	120
La Grande Classe (1870).....	123
Le Bois de la Villegonthier.....	128
L'Homme au miroir.....	130
Les Deux Arcadiens.....	134
Rome future.....	139
Saint Frusquin.....	142
Le Train des maris.....	146
Les Altérés.....	150
La Vieille Nourrice.....	153
Les Drôles.....	155
Général et soldats.....	158
L'Infaillible.....	161

## TABLE.

211

Un Foudre d'éloquence.....	164
Soulouque.....	167
L'Océan.....	169
Les Avocats.....	171
Les Aventures de Morfondu.....	174
La Ménagerie parisienne.....	178
Les Paons.....	180
Esprit étroit.....	183
La Grande Blessée.....	185
La Bouche et l'Oreille.....	187
Le Fil et l'Aiguille.....	188
La Garonne.....	190
La Compagne.....	192
Je l'ai revue.....	194
L'Hôtesse romaine.....	196
Ronde enfantine des noms.....	198
L'Abandonnée.....	201
La Tourangelle.....	204
Les Ruines de Paris.....	207





